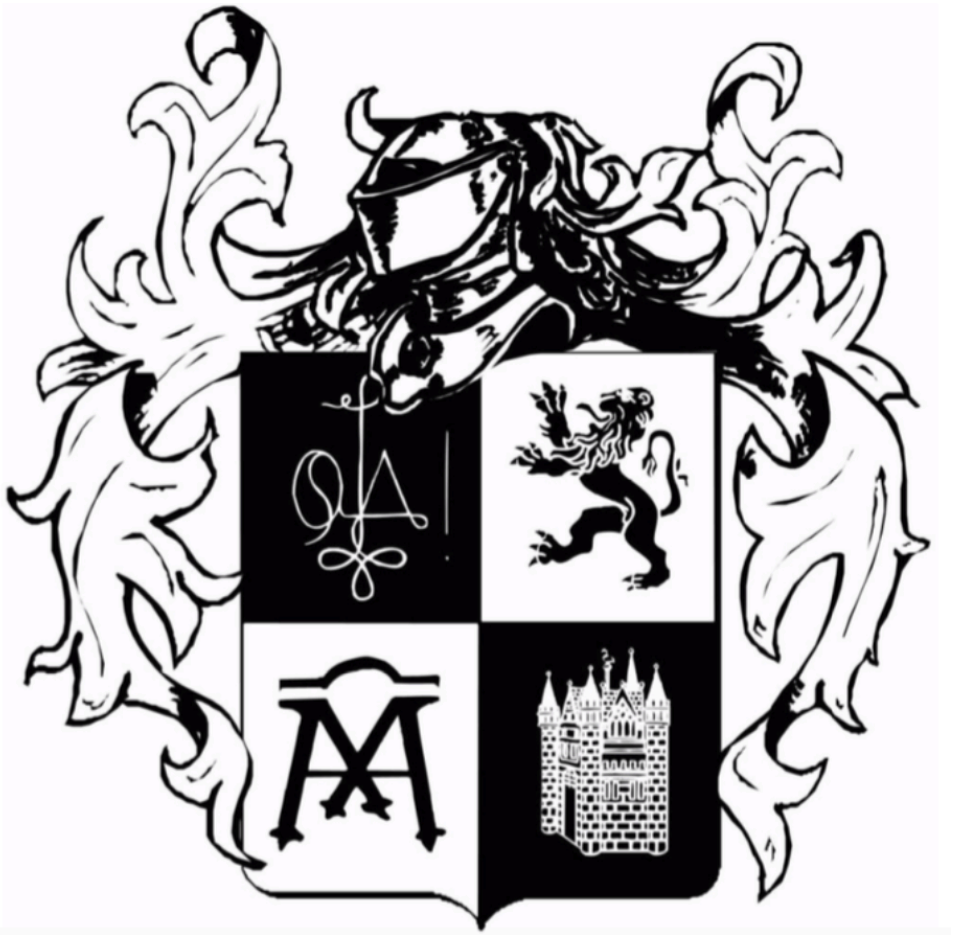
Ordre Binchois de l'Apertintaille



Syllabus sur Binche

Table des matières

I. INTRODUCTION 1
II. LES ORIGINES HISTORIQUES 2
III. CHRONOLOGIE HISTORIQUE 3
1. Binche sous les comtes du Hainaut (1230-1427) 3
Sous les comtes de la maison de Flandre 3
Sous les contes de la maison d'Avesnes (1280-1345) 3
Sous les comtes de la maison de Bavière (1345-1427) 4
2. Binche sous les princes de la maison de Bourgogne (1427-1477) 5
Philippe le Bon 5
Charles le Téméraire 5
Marie de Bourgogne 6
3. Binche sous la première période autrichienne (1477-1555) 7
Maximüien d'Autriche 7
Charles-Quint et Marie de Hongrie 7
Destruction complète de la ville en 1554 9
4. Binche sous la domination espagnole (1555-1598) 11
Siège de la ville par les troupes du duc d'Alençon (1578) 12
5. Le règne des archiducs Albert et Isabelle (1598-1621) 13
6. Le siècle de malheur (1621-1713) 14
7. Binche sous la deuxième période autrichienne (1713-1794) 16
Charles VI et Marie-Thérèse 16
Règne de Joseph II 17
8. Les Binchois et la révolution brabançonne de 1789 18
9. Binche sous la période française (1792-1814) 19
Le maréchal de Clerfayt 19
Conséquences de l'annexion 20
Sous le Consulat 21
Sous l'Empire 22
10. Période Hollando-belge (1814-1830) 23
11. Les Binchois et la révolution de 1830 25
Le drapeau des volontaires binchois de 1830 25
12. Période d'indépendance nationale (1831-1814) 27
Règne de Léopold I^{er} (1831-1865) 27
Vote des lois communale et provinciale 27
Loi communale 27
Loi provinciale 28
Voies de communications 28
Routes 28
Établissement du Chemin de fer Erquelinnes -Binche –Baume 28
Inauguration de la voie ferrée par le duc de Brabant 29
Règne de Léopold Il (1965-1909) 30
Exposition agricole 30
Urbanisation 30
Éclairage public 30
Distribution d'eau 31
La grande guerre 31
IV.BINCHE ET SES MONUMENTS 33
1. Le palais de Marie de Hongrie 33

2. L'enceinte 33
3. Les halles 34
4. L'hôtel de ville 34
5. La chapelle de l'ancien cimetière 35
6. L'église des Récollets 35
7. L'hôtel des postes 35
8. La Collégiale Saint-Ursmer 35
9. Justice de Paix 36
10. La gare 36
V. LES INDUSTRIES BINCHOISES 37
1. Foires et Marchés 37
2. La Draperie 37
3. Les Brasseries 37
4. La Dentellerie 38
5. La Meunerie 39
LE MOULIN DE BUVRINNES 39
LE MOULIN SAINT-JACQUES 40
LE MOULIN SAINT-PAUL 40
6. La Verrerie 40
7. Les Chapeliers et Bonnetiers 41
8. La Confection 41
9. La Cordonnerie et l'industrie du Cuir 42
VI. L'ENSEIGNEMENT À BINCHE 44
1. Le réseau des écoles publiques à Binche 44
Les écoles primaires et gardiennes communales 44
Les institutions secondaires 45
Les autres institutions publiques d'enseignement 46
2. Le réseau des écoles chrétiennes, depuis 1880 47
Les écoles des Soeurs de l'Enfant-Jésus 47
L'oeuvre éducative des Frères des Écoles chrétiennes 48
Le collège Notre-Dame de Bon Secours 50
VII. BINCHE, CITE DU CARNAVAL 54
1. La légende 54
2. Étymologie 55
3. Les origines du carnaval 55
4. La psychologie du gille 56
5. Le costume du Gille 57
6. Le déroulement du carnaval 59
La répétition de batterie 59
Les soumonces en batterie 59
Les soumonces en musique 59
Les trois grands bals 59
La période des mascarades 60
Le Dimanche-Gras 60
Le Lundi-Gras 60
Le Mardi-Gras 61
VIII. Conclusion 63

I. INTRODUCTION

Même sans mon carnaval unique au monde, qui attire, trois jours durant, des visiteurs venus des quatre coins du globe, je reste un des endroits les plus agréables, les plus intéressants et les plus beaux à visiter. Mon histoire fabuleuse est un exemple de courage et de volonté. Ma position très avantageuse attirait les ennemis les plus acharnés, repoussés presque toujours, par la bravoure de mes bons citoyens. La peste et la misère ne m'épargnèrent pas, elles non plus.

Outre mon histoire intéressante, je suis aussi un joyau architectural. Je possède une ceinture de remparts unique en Belgique. Mes monuments renferment des trésors inestimables et mes rues pavées sont, de nos jours, devenues exceptionnelles. M'avez-vous reconnue ?

...c'est moi, BINCHE

J'ai choisi de vous parler de ma cité parce que j'en suis fière. En effet, il n'existe plus beaucoup, aujourd'hui, de villes où les contacts humains sont aussi forts. Est-ce le carnaval, orgueil des Binchois, qui les conserve si unis, si sympathiques et si accueillants ? Sont-ce les remparts qui les protègent de cet esprit du "chacun pour soi" ?

À côté de ses éléments culturels, elle possède une âme si forte que tous, habitants du centre ville ou des campagnes avoisinantes, se sentent attachés à elle, attachés à cet esprit binchois. J'ai voulu, au cours de ce travail, vous parler de Binche, vous montrer combien mon attachement envers elle, à moi Binchoise, est justifié, tant elle est belle, sympathique et attrayante. Peut-être réussirais-je à vous le communiquer puisque même Dieu le possède, comme le dit cette vieille expression : "El Bon Dieu est binchou».

Pour vous la présenter, je vais tout d'abord vous parler de sa fabuleuse histoire qui, je le répète, est parsemée de malheurs et d'actes courageux.

Je vais ensuite vous dévoiler ses monuments, tous plus beaux les uns que les autres.

Je vous parlerai aussi de ses industries qui, jusqu'à la deuxième guerre mondiale, connaissaient un essor fantastique.

Je vous raconterai aussi l'histoire de son enseignement et de ses écoles.

Je vous expliquerai enfin l'aventure merveilleuse du carnaval de Binche, le seul et unique, qui, cette année encore a attiré une foule impressionnante de visiteurs.

J'espère faire naitre en vous, chers lecteurs, ce même sentiment d'admiration et de fierté que je ressens pour ma ville. Puissé-je vous donner l'envie d'aller la visiter pour vous rendre compte, par vous même, à quel point elle est intéressante et magnifique.

II. LES ORIGINES HISTORIQUES

On prétend que Binche occupe l'emplacement d'un camp retranché de la période belgo-romaine. En effet rien d'étonnant que la position avantageuse où s'éleva cette ville ait attiré l'attention de César ou de l'un de ses lieutenants, et que l'un ou l'autre l'ait choisi pour en faire un des points stratégiques les plus importants du pays conquis. On regarde même ce point fortifié comme ayant été le siège du camp où Quintus Cicéron se retrancha après l'expédition contre la Grande-Bretagne, tandis que Fabius prenait ses quartiers d'hiver chez les Morins, Labienus chez les Rémois, Cotta et Sabinus chez les Éburons et le conquérant de la Gaule à Samarobriva.

Binche naquit officiellement à l'aube du XII^{e} siècle. Baudouin III, Comte du Hainaut, découvrit un promontoire rocheux entouré d'une rivière, la Samme. Site privilégié pour la défense de son comté, il y éleva une tour massive qui deviendra le premier château comtal.

On sait qu'au commencement du XX^{e} siècle, Binche n'était qu'un simple village. Les maux de la guerre y ayant semé la ruine et la misère, la plupart des habitants cherchèrent refuge ailleurs. Après la mort de Baudouin III, sa veuve, Yolande De Gueldre, contrariée par cette émigration, fit relever les habitations renversées, accorda des privilèges aux nouveaux arrivés et aux familles de retour dans leur foyer. Elle fonda une ville neuve entre 1120 et 1125. Marchands et artisans ne tardèrent pas à s'y établir.

Baudouin IV succéda à son père en 1125 et nantit la ville de sa première enceinte fortifiée. Le castrum ou château fort fut érigé dans le parc communal. On surnomma Baudouin IV, le Bâtisseur.

Dès 1147, la ville fut entourée d'une solide ceinture de remparts qui s'étend jusqu'à la rue Notre-Dame (rétrécissement après la Grand-Place).

La population du bourg augmenta considérablement. Mais il fallut attendre Jeanne de Constantinople, fille de Baudouin VI, pour que l'enceinte soit agrandie jusqu'à la rue de Bruxelles, vers 1230. Elle acquit alors son aspect actuel : 2000 mètres de courtines et remparts, plus de 20 tours et 6 portes. Seules ces portes ont été démolies.

AINSI NAQUIT BINCHE...

III. CHRONOLOGIE HISTORIQUE

1. Binche sous les comtes du Hainaut (1230-1427)

Sous les comtes de la maison de Flandre

Sous la période féodale, comme au temps des rois chevelus, les princes menaient encore une vie presque ambulante. Dans le Hainaut, les souverains de ce comté n'avaient à proprement parler aucune résidence fixe. Ils visitaient l'un après l'autre, selon leurs goûts ou leurs caprices, les "castrum" ou forteresses qu'ils avaient fait construire sur divers points du territoire soumis à leur puissance. Ils recherchaient particulièrement ceux de Mons, d'Ath, de Valenciennes, du Quesnoy et de Binche. Là, ils rassemblaient les nobles du pays, délibéraient avec eux sur les affaires publiques, octroyaient des chartes de liberté aux bourgeois "des bonnes villes" du Hainaut, accordaient des faveurs aux établissements religieux ou aux fondations charitables, en un mot, accomplissaient les principaux actes de leur souveraineté.

Sous les contes de la maison d'Avesnes (1280-1345)

L'avènement de Jean II d'Avesnes amena la paix et la prospérité ; aussi, au commencement du XIV^{e} siècle, Binche tenait-elle rang, parmi les principales villes du comté de Hainaut.

En 1332, elle fut appelée, avec les villes de Mons, Valencienne et Maubeuge, par Guillaume I^{er} d'Avesnes, à sceller un traité, conclu à Malines avec le duc de Brabant.

En 1306, un terrible incendie dévora la cité binchoise et, en 1325, un nouveau sinistre plongea les habitants dans la désolation. Les maisons, à cette époque étaient construites en grande partie en bois et en torchis. Beaucoup d'entre elles étaient couvertes de chaume. Les rues étaient excessivement étroites, comme dans la plupart des villes fortifiées. Aussi, les incendies se répandaient avec une extrême rapidité et causaient d'énormes ravages.

En 1334, les princes de la Belgique se liguèrent contre le duc de Brabant, qui contestaient les droits du comte de Flandre sur la seigneurie de Malines.

Les Brabançons s'étaient concentrés à Nivelles pour attaquer notre comté. Le comte de Hainaut réunit à Binche des forces imposantes, sous le commandement de Gilles de Beaufort. Les moyens de défense de la forteresse furent augmentés. On plaça sur les remparts et sur les tours d'enceinte, des encorbellements ou galeries saillantes appelées "hourds".

Mais encore une fois, la ville ne subit aucun siège et les hostilités se portèrent principalement dans le Brabant et le Limbourg. Les conditions de paix furent signées à Cambrai, puis ratifiées à Amiens, en août 1334.

Sous les comtes de la maison de Bavière (1345-1427)

Marguerite d'Avesnes ayant épousé l'empereur Louis de Bavière, le comté passa à la maison de Bavière de 1345 à 1427.

En 1348, la peste noire s'abattit sur la ville et y exerça d'affreux ravages. Les populations, au moyen âge, vivaient dans des conditions déplorables au point de vue hygiénique : les rues étaient étroites et non pavées, les eaux et les détritus de toute espèce croupissaient dans les rigoles, les habitations étaient exiguës, mal éclairées et peu aérées, la fourchette, le linge de corps étaient choses inconnues. Aussi, les épidémies se répandaient avec une extrême rapidité et causaient souvent d'énormes ravages parmi la population des villes.

En 1364, l'état de délabrement de l'enceinte nécessita d'importants travaux on refit les créneaux endommagés, on restaura plusieurs tours, on rehaussa les portes peu élevées, on pratiqua sur les remparts des galeries garnies de "hourds", on plaça des guérites de distance en distance pour faire le guet et l'on arma d'une fronde la loge qui surmontait le donjon du château. Les fossés et le ruisseau qui bordaient les remparts furent approfondis en plusieurs endroits, notamment vers la porte Saint-Paul. Des armes (arcs, arbalètes, glaives et bombardes) furent également achetées pour compléter l'armement. Binche était, à cette époque, une place de guerre de tout premier ordre, aussi, fut-elle mainte fois mise en état de défense, mais elle n'eut jusqu'ici, aucun siège à subir. Sa situation tout à fait privilégiée ainsi que la puissance de ses murailles la mettaient à l'abri d'un coup de main.

En 1398, la peste fit de nouveau son apparition. Malgré le secours de l'abbaye de Bonne-Espérance, la ville se dépeuplait et la misère était immense.

En 1406, des troubles fort fomentés par les adversaires du prince-évêque Jean de Bavière éclatèrent à Liège. Le comte de Hainaut prit les armes pour soutenir la cause de son frère. Il quitta Mons pour ouvrir la lutte contre les révoltés des bords de la Sambre. Les Liégeois ripostèrent contre le comté de Hainaut : ils portèrent la dévastation à Barbençon, La Buissière et dans les environs de Binche, qui prit ses précautions par crainte d'une surprise.

En mai 1408, la guerre paraissant imminente, on procéda à l'inspection des fortifications de la ville. Vers le milieu du mois d'août, Guillaume IV concentra ses troupes à Binche afin de prendre l'offensive et de délivrer son frère assiégé dans Maastricht. Les troupes s'ébranlèrent par passes considérables, se dirigèrent vers la Sambre et incendièrent Fontaine-l'Évêque, Marchienne au Pont, Châtelet, et autres villes après les avoir pillées. Le 23 août, les Liégeois succombèrent à la sanglante bataille d'Othée, ce qui mit fin à la guerre.

2. Binche sous les princes de la maison de Bourgogne (1427-1477)

Philippe le Bon

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, parvint à réunir sous son autorité toutes les provinces belges.

Il avait reçu en héritage de son père, Jean sans Peur, la Flandre, l'Artois et bien d'autres encore.
En 1465, les Liégeois, excités par le roi de France Louis XI, prirent les armes contre le duc de Bourgogne.

Philippe le Bon renforça les garnisons des villes fortes qui bordaient les frontières de la principauté. Binche était fortement gardée et le commandement de la place fut confié à Jean de Rubempré, grand bailli du Hainaut. Les murs d'enceinte et le château furent l'objet de travaux de défense.

Philippe le Bon mourut à Bruges le 15 juin 1467, laissant pour successeur son fils, Charles le Téméraire.

Charles le Téméraire

Charles s'efforça de réaliser un projet qu'il caressait depuis longtemps : réunir ses possessions du nord à celles du sud pour en former un seul royaume. Il acheta l'Alsace à l'archiduc d'Autriche puis, pour obtenir le titre de roi de Bourgogne, il proposa l'union de sa fille Marie avec le fils de l'empereur Frédéric III.

Des conférences s'ouvrirent à Trèves à ce sujet entre les deux princes ; mais Louis XI effraya le souverain allemand en lui faisant entendre gue le duc cherchait à s'emparer de la couronne impériale. La manœuvre réussit et Frédéric III quitta précipitamment la ville sans avoir rien conclu.

Charles le Téméraire, en possession d'une armée permanente depuis 1471 et de l'artillerie la plus formidable, résolut de venger pareil affront et de se rendre maitre des ennemis que lui suscitait le roi de France.

En 1474, le duc de Bourgogne assiégea Neuss et en 1475, l'armée bourguignonne s'empara des états du duc de Lorraine. Le Téméraire se jeta ensuite sur la Suisse et essuya deux terribles défaites.

À la nouvelle de ce double désastre, le duc de lorraine rentra dans son duché et se rendit. Perdu de colère et de désespoir, le duc de Bourgogne lui livra bataille. Il fut vaincu et périt misérablement.

Marie de Bourgogne

À peine Charles le Téméraire était-il mort, que sa fille, Marie de Bourgogne dû pourvoir à la défense de nos provinces contre le roi de France qui avait repris les armes.

Dès le mois de février 1477, les villes du Hainaut reçurent l'ordre de se mettre en état de résister à l'ennemi.

Les Français firent bientôt leur apparition devant Maubeuge et, au commencement de juin, ils se répandirent dans les villages des environs de Binche qu'ils pillèrent.

La garnison de Binche était insuffisante pour se permettre une sortie et attaquer l'ennemi. Cependant, des renforts étaient arrivés du Brabant, mais ils furent dirigés sur Maubeuge.

La guerre se prolongea et bien des Binchois durent se réfugier à Mons. Enfin, une trêve fut signée le 8 juin 1478 et mit fin aux alarmes des habitants de la ville.

3. Binche sous la première période autrichienne (1477-1555)

Maximilien d'Autriche

Le 19 août 1477, Marie de Bourgogne épousa Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III. Les provinces des Pays-Bas passèrent ainsi à la maison d'Autriche.

Le domaine de Binche fut abandonné à Marguerite d'York, veuve de Charles le Téméraire, qui en jouit jusqu'à sa mort, survenue en 1503.

La duchesse d'York se rendit populaire par ses largesses et ses nombreuses fondations de piété. Ses séjours à l'hôtel de La Salle furent fréquents. Elle fut pour les Binchois, une protectrice vigilante et bienfaisante. C'est à son zèle que la ville de Binche doit la création du couvent des Sœurs noires.

Après avoir supporté les frais de la construction du couvent, elle dota également cette communauté religieuse des ressources indispensables afin que les Sœurs noires puissent se consacrer aux soins des malades et à l'enseignement des enfants pauvres de la ville.

Cette généreuse princesse a légué, au trésor de l'église Saint-Ursmer, un admirable reliquaire en or, émail et pierres précieuses d'une valeur inestimable. Ce reliquaire contient une parcelle de la "Vraie Croix" qui fut miraculeusement retrouvée par sainte Hélène.
Il est porté en procession le jeudi saint.

Malgré la trêve qui avait été conclue avec le roi Louis XI, les Français faisaient souvent des incursions dans la région ; aussi, Marguerite d'York, dût-elle demander des renforts pour la défense de la ville.

Grâce à ses murailles et à sa garnison, Binche fut épargnée. Après l'élévation de Maximilien à l'empire en 1493, Philippe le Beau, son fils, lui succéda au gouvernement des Pays-Bas.

En 1503, la mort de Marguerite d'York provoqua, dans la population binchoise, la plus grande désolation. Une statuette de la duchesse orne des colonnes du square Eugène Derbaix.

Charles-Quint et Marie de Hongrie

En 1515, Charles-Quint fut déclaré majeur et prit possession des Pays-Bas.

Le 19 novembre de cette année, le jeune archiduc Charles, venant de Mons où il avait fait sa joyeuse entrée, visita sa bonne ville de Binche à la tête d'un brillant cortège.

François Ier, devint jaloux de la puissance de l'empereur et une guerre longue et désastreuse éclata entre les deux monarques. Binche, située à la limite des deux états, eut beaucoup à en souffrir.

En 1521 : Charles-Quint séjourna trois jours à Binche, d'où il partit pour Mons, ville qu'il avait choisie comme point de concentration de l'armée destinée à opérer dans le Tournaisis.

À la mort de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, Charles Quint offrit le gouvernement général de nos provinces à sa sœur Marie, veuve du roi de Hongrie.

Le 13 janvier 1522, elle avait épousé le roi Louis de Hongrie. Quatre ans plus tard, le roi succombait dans la guerre contre les Turcs. La reine fut inconsolable et refusa à jamais de se remarier. Elle gouverna le royaume en qualité de régente jusqu'en 1528.

Prévenue que Charles-Quint voulait lui confier le gouvernement des Pays-Bas, elle pria son frère Ferdinand de l'en dissuader, mais ce fut inutile. Elle reçut avis de sa nomination le 3 janvier 1531. Charles lui adressa une lettre élogieuse disant qu'il lui semblait "impossible de trouver une personne plus qualifiée ; qu'elle était propre à remplacer la feu gouvernante et qu'elle serait plus suffisante et idoine".

La princesse hésita néanmoins. Ce ne fut que le 27 janvier qu'elle informa le seigneur de Boussu de son acceptation.

Douée d'une intelligence et d'une énergie peu communes, Marie de Hongrie seconda puissamment l'empereur dans la réalisation de ses vastes projets. "Pendant les vingt-quatre années qu'elle va tenir les rênes du gouvernement, dit M. Henne, on ne la verra jamais faiblir. Aussi énergique, intrépide même devant l'émeute et l'insurrection que devant les Français et les Gueldrois, elle sera l'inébranlable championne de l'autorité souveraine, l'adversaire le plus acharné des ennemis de son frère. Elle sera la digue contenant les mécontentements et les colères."

Marie de Hongrie ne tarda pas à faire de Binche une de ses résidences favorites.

Le 6 octobre 1532, un incendie détruisit 120 maisons de la ville. La régente put mesurer l'étendue de ce désastre lors de la visite qu'elle fit à Binche en novembre suivant.

En 1543, François Ier ayant rompu la trêve, éclata la quatrième guerre entre Charles-Quint et le roi de France. Ce dernier pénétra dans le Hainaut à la tête d'une armée considérable.

Les Français firent, par surprise, une centaine de prisonniers dans les faubourgs de la ville et se répandirent dans les villages voisins qu'ils pillèrent. Ils pénétrèrent dans l'abbaye de Bonne-Espérance où ils enlevèrent de grandes provisions de blé et brûlèrent les fermes qui dépendaient du monastère. Peu après, le Dauphin entreprit le siège de la forteresse de Binche.

La forteresse de Binche, construite au XIIe siècle, subit donc son premier siège en 1543. La force de ses murailles avait jusqu'ici, découragé l'adversaire ; cependant,

l'invention de la poudre à canon diminuait considérablement la possibilité de résistance de ce genre de fortification.

Marie de Hongrie se rendait compte que si la forteresse de Binche succombait, les Français trouveraient ouvertes les portes du Brabant et pourraient marcher sur Bruxelles et Louvain. La garnison de la ville fut donc renforcée.

Les troupes du dauphin parvinrent devant Binche le 13 juillet 1543. L'artillerie française ne causa cependant pas grand dommage aux remparts.

Les assiégés se défendirent avec une belle ardeur. Les habitants se dévouèrent à la défense de leur cité en secondant puissamment les efforts de la garnison. De nombreux officiers et soldats français succombèrent. L'artillerie binchoise bombarda alors les maisons voisines de la forteresse qui servaient d'abri aux assiégeants, et parvint à les faire crouler en grande partie.

Déconcerté d'une résistance aussi énergique, le dauphin n'ayant pu obtenir des renforts, leva le siège de la ville le 15 juillet.

Binche avait supporté avec succès son premier siège.

Marie de Hongrie affectionnait particulièrement sa résidence de Binche. Dans cette contrée spécialement giboyeuse, la régente que l'on avait surnommée "Diane Chasseresse", pouvait se livrer à son plaisir favori.

En 1545, l'empereur, pour la récompenser du zèle et du dévouement qu'elle apportait dans le gouvernement de nos provinces, lui accorda, à titre viager, la jouissance du riche domaine de Binche. Elle résolut alors de remplacer le vieux château des comtes du Hainaut par une magnifique construction.

Charles-Quint, au faîte de sa puissance, avait conçu le projet de consolider l'union entre les provinces des Pays-Bas, d'en former un état indivisible et de le transmettre à son fils Philippe. Ce prince quitta donc l'Espagne pour rejoindre son père. Le 1er avril 1549, il faisait à Bruxelles son entrée solennelle. Le 22 août 1549, Charles-Quint et le futur Philippe II étaient pompeusement reçus au palais de Binche où ils s'arrêtèrent pendant huit jours avant leur "Joyeuse Entrée" à Mons. C'est à ces fêtes grandioses que l'on fait remonter l'origine du personnage si particulier et si original du carnaval binchois : "Le Gille".

Destruction complète de la ville en 1554

En 1552, pendant que Charles Quint opérait contre Metz, Marie de Hongrie dirigea une armée sur la France qui ravagea huit-cents villages du Boulonnais et de la Picardie.

Le roi Henri II résolut de se venger

Deux ans plus tard, l'armée française pénétrait dans nos provinces, s'emparait de Mariembourg et d'autres villes encore. Elle se dirigea ensuite sur Mariemont. Le magnifique château que Marie de Hongrie avait fait construire à cet endroit fut livré aux

flammes. Henri II encourageait l'œuvre de destruction. Celle-ci accomplie, les français marchèrent sur Binche et incendièrent ensuite les villes de Bray, Estinnes, Maubeuge et Bavay.

Binche resta longtemps à se relever de cette terrible épreuve. Pour ramener dans la ville les habitants réfugiés à l'étranger, Charles Quint leur accorda des avantages. Profondément ému par la situation malheureuse des Binchois, l'empereur fit même parvenir à la ville des secours en argent.

Malgré les efforts du Magistrat, les habitants n'étaient revenus qu'en très petit nombre dans leurs maisons en ruines. L'empereur permit à la ville de contracter un emprunt qui devait permettre d'entreprendre l'œuvre de reconstruction. Celle-ci s'accomplit, mais lentement et péniblement. Les décombres calcinés furent enlevés des rues, l'enceinte fortifiée fut restaurée, les maisons furent relevées.

Marie de Hongrie accorda également toute sa sollicitude pour la restauration et l'embellissement de la cité binchoise. De son magnifique palais, une aile seulement fut relevée.

Le 15 octobre 1555, Charles-Quint abdiqua en faveur de son fils Philippe II.

La régente ne tarda pas à suivre l'empereur dans sa retraite. Le 17 septembre 1556, Marie de Hongrie et sa sœur s'embarquèrent pour l'Espagne et se retirèrent dans le château de Jarandilla, voisin du monastère de Yuste où s'était retiré Charles-Quint.

4. Binche sous la domination espagnole (1555-1598)

L'éclat et la prospérité dont la ville avait joui pendant plusieurs siècles, grâce aux séjours fréquents des princes et de leur cour dans la cité, cessèrent brusquement à partir de cette époque. La résidence fut abandonnée et la noblesse s'éloigna. Le commerce et l'industrie en souffrirent terriblement.

Après la destruction de la ville, les provisions ayant été détruites et les campagnes ravagées, la famine se fit cruellement sentir. De plus, en 1556 et 1557, la peste exerça des ravages terribles. La population de la ville diminua de plus de la moitié. Les finances communales se trouvaient dans une situation déplorable et les travaux de reconstruction languissaient.

Sous le gouvernement du duc d'Albe, des troubles éclatèrent dans tout le pays.

Le 11 novembre 1568, les partisans du prince d'Orange passèrent sous les murs de la ville après une rencontre avec les Espagnols aux environs de Gosselies. Faute d'artilleries, ils n'osèrent attaquer la forteresse mais les villages des environs furent dévastés, les églises pillées et incendiées et l'abbaye de Bonne-Espérance saccagée.

Pendant cette période troublée, la ville fut souvent encombrée de troupes. Plusieurs rencontres eurent lieu dans la région entre les Espagnols et les partisans du prince d'Orange. La population eut à subir, de la part des deux partis, des excès de tous genres réquisitions, vols, actes de brigandages, destructions.

Pendant la révolution qui désola si cruellement nos provinces au XVI siècle, Binche fut l'objet des convoitises des deux parties. Bien fortifiée encore, à la limite des deux États, chacun d'eux avait le plus grand intérêt à la posséder.

Le grand bailli du Hainaut, le comte Philippe de Lalaing, partisan des États-Généraux, avait envoyé à Binche une compagnie d'infanterie wallonne pour y tenir garnison. Le Magistrat de la ville lui interdit l'entrée de la forteresse. Le comte du Roeulx se présenta à son tour pour occuper la place au nom du gouverneur don Juan d'Autriche.

Quelques jours de délai lui furent demandés. Le comte du Roeulx refusa d'y consentir. Les Binchois, outrés de ce refus refusèrent d'ouvrir les portes de la ville et se préparèrent à la défendre.

Le jeudi matin, la cloche du guet appela les compagnies militaires aux remparts, car les Espagnols investissaient la forteresse. Chacun courut à son poste. Le combat dura toute la journée. Vers minuit, les Espagnols mirent feu aux barrières des portes st Paul et st Jacques et la lutte continua pendant toute la nuit. Le lendemain matin, des parlementaires binchois se rendirent au quartier-général espagnol établi au château de la Hutte. Les délibérations durèrent deux heures. Le comte du Roeulx était autorisé à pénétrer dans la forteresse ; la population, de son côté, était assurée de la protection et de la conservation de ses privilèges. Les troupes espagnoles occupèrent la ville.

Le 15 mars 1578, don Juan d'Autriche faisait son entrée solennelle à Binche. Il séjourna ensuite en notre ville pendant quelques temps. De Binche, il pouvait surveiller de près la ville de Mons dont il convoitait la prise.

Au mois de juillet 1578, le duc d'Alençon pénétra en Belgique à la tête d'une armée française. Celle-ci investit le château des ducs d'Havré. Le comte du Roeulx, apprenant cette entreprise de l'ennemi, partit de Binche. Aussitôt que son armée fut en présence des assiégeants, une lutte sanglante s'engagea. Après un combat acharné, le comte du Roeulx dut se replier et la forteresse d'Havré tomba aux mains des Français.

Au mois d'août don Juan d'Autriche tenta d'entamer des négociations afin d'arriver à la pacification des provinces révoltées.

Les États-Généraux exigèrent la reddition de la ville de Binche et des autres places occupées par les Espagnols.

Ces conditions furent repoussées et les hostilités continuèrent.

Siège de la ville par les troupes du duc d'Alençon (1578)

Au mois de septembre 1578, le duc d'Alençon, à la tête des troupes françaises, se dirigea vers Binche afin d'en entreprendre le siège. Les troupes françaises investirent aussitôt la forteresse.

Une vive canonnade prépara l'attaque des français. Au premier assaut, ceux-ci subirent de très lourdes pertes. Après dix jours de siège, les assaillants durent ralentir le feu de leur artillerie car la poudre commençait à manquer. Cependant, sept jours plus tard, une brèche ayant été rendue praticable, la garnison fut obligée de se rendre. Celle-ci déposa les armes.

Le 7 octobre, le duc d'Alençon fit son entrée triomphale dans la ville. La population dut supporter, de la part des vainqueurs, de nombreux actes de violence. Le duc d'Alençon fit connaitre le succès de son entreprise aux États-Généraux qui siégeaient à Anvers, leur demandant, en retour des services rendus, de le mettre en possession de la ville de Binche. Le grand bailli du Hainaut ne se trouvant pas en état d'occuper la forteresse, une garnison française resta sur place.

5. Le règne des archiducs Albert et Isabelle (1598-1621)

En 1598, Philippe II céda la souveraineté des Pays-Bas à sa fille Isabelle. Celle-ci épousa l'archiduc Albert d'Autriche.

Les nouveaux souverains firent leur joyeuse entrée à Bruxelles, le 6 septembre 1599. Ils visitèrent ensuite les principales villes des Pays-Bas. Leur entrée à Binche eut lieu le 26 février 1600. La réception fut enthousiaste. À la Porte-Neuve, les clefs de la cité furent remises aux deux archiducs. Les bourgeois s'étaient mis sous les armes pour recevoir dignement leurs nouveaux princes et la ville avait été abondamment décorée en leur honneur.

Les souverains occupèrent, pendant leur séjour à Binche, une aile de l'ancien palais qui avait été restaurée. Par la suite, ils revinrent souvent dans notre ville pour se livrer aux plaisirs de la chasse dans notre contrée qui était extrêmement giboyeuse.

En 1609, la conclusion de la trêve de douze ans, avec la Hollande, amena quelques années de paix, dont les archiducs profitèrent pour travailler au bonheur de leurs sujets. Une partie des ateliers se rouvrirent, les cultivateurs obtinrent des subsides pour acheter les engrais, des canaux furent creusés et de grands travaux entrepris, les arts et les sciences brillèrent d'un vif éclat.

Les souverains accordèrent à la ville, qu'ils visitaient souvent, une sollicitude particulière. Le trésor de la collégiale Saint-Ursmer conserve des vêtements sacerdotaux d'une grande richesse, don des archiducs Albert et Isabelle.

Malheureusement, l'archiduc Albert mourut en 1621, sans laisser de postérité, et nos dix provinces, suivant les conditions imposées par Philippe II, retournèrent à l'Espagne. Isabelle en resta la gouvernante jusqu'à sa mort, en 1633.

6. Le siècle de malheur (1621-1713)

Pour désigner le XVII^{e} siècle, les historiens ont trouvés ce mot tragique : le siècle de malheur.

Coincés entre une France et une Hollande également hostiles, pendant nonante ans, nous avons du lutter désespérément au nord comme au sud, subir les invasions, les destructions, les ravages, etc.

Pendant cette période malheureuse, la ville de Binche, située à la frontière de la France, fut souvent encombrée de gens de guerre pour l'entretien desquels une taille était prélevée sur les habitants. Ces soldats étrangers, mercenaires pour la plupart, ne se conduisirent pas toujours d'une façon irréprochable. Les villages des environs furent souvent ravagés par des troupes sans disciplines et les villageois furent obligés de se réfugier à l'intérieur de la forteresse.

En 1626, le peste reparut et exerça des ravages extraordinaires. On ne connaissait, à cette époque, aucun moyen efficace de combattre cette terrible maladie. Les Récollets, établis à Binche depuis 1597, et le clergé prodiguèrent leurs soins aux pestiférés pour lesquels de petites maisons furent construites en dehors de la ville.

La guerre entre la France et l'Espagne continuait avec des alternatives de succès et de revers, mais sans résultats décisifs. Après la sanglante bataille de Rocroi, le 19 mai 1643, où les Français remportèrent une victoire écrasante, les débris de l'armée vaincue se replièrent sur Binche, espérant trouver un refuge derrière les remparts. Mais l'armée du duc d'Enghien parut aussitôt et investit la forteresse. Malgré le courage dont firent preuve les défenseurs, la garnison dut se rendre. Les vainqueurs désarmèrent les habitants et pillèrent l'arsenal et la maison de paix. Les provisions et les grains emmagasinés à la halle furent enlevés et la ville, menacée d'être brûlée, n'échappa à ce terrible désastre qu'en payant une contribution de 10480 livres.

Après le départ de l'ennemi, Binche fut occupée par les Suisses. Les années qui suivirent ne furent guère plus heureuses. Les hostilités se poursuivaient sans relâche et le mouvement continuel des troupes obligeait la ville à intervenir fréquemment dans les frais de logement et de nourriture des soldats.

En 1653, les Français firent une nouvelle irruption dans le Hainaut. Ils ravagèrent les localités environnantes et les faubourgs de la ville mais ne parvinrent pas à forcer l'entrée de la forteresse.

En 1654, les troupes du maréchal Turenne investirent la place, qui dut se-rendre après une courte résistance des habitants. La ville fut de nouveau livrée aux pillages et condamnée au paiement de fortes sommes.

À la suite de ces différentes épreuves, la population de la ville languissait dans la plus lamentable misère. Enfin, en 1658, l'Espagne demanda un armistice.

À la mort le Philippe IV, roi d'Espagne, Louis XIV entreprit une nouvelle campagne, par laquelle il voulait se rendre maître des Pays-Bas espagnols. Il fit la conquête de la

Flandre et du Hainaut sans éprouver de résistance sérieuse. L'ennemi entra à Binche au mois de juin 1667 et une garnison française occupa la ville.

Sur l'ordre du commandant de la place, on répara les parties habitées de l'ancien palais ainsi que les remparts.

Cette nouvelle entreprise de Louis XIV se termina par le traité d'Aix-la-Chapelle (1668), qui lui accordait une partie de ses conquêtes.

La prévôté de Binche devint française.

En 1672, les Hollandais entreprirent le siège de Charleroi. Ne parvenant pas à occuper la place, ils se portèrent sur Binche qu'ils occupèrent.

Ces luttes continuelles avaient épuisé les belligérants. La paix de Nimègue, conclue le 17 septembre 1678, nous réincorporaient aux Pays-Bas espagnols, dont nous avions été séparés pendant dix années.

Mais la trêve fut de courte durée. À la suite de la coalition des nations européennes contre Louis XIV, dont les bases furent signées en 1686 à Augsbourg, nos provinces furent de nouveau envahies par les troupes françaises.

On comprend aisément dans quel état lamentable se trouvait la population à la suite de ces événements malheureux. La ville avait été livrée sauvagement aux pillages et rançonnée sans merci.

Enfin, le traité d'Utrecht (1713) rétablit la paix en Europe et fit passer notre pays sous la domination de l'Autriche, pour la deuxième fois.

7. Binche sous la deuxième période autrichienne (1713-1794)

Charles VI et Marie-Thérèse

À partir du XVII^{e} siècle, Binche avait perdu toute son importance comme place de guerre ; les habitants n'eurent donc plus à craindre un siège, dont les conséquences étaient souvent fort désastreuses pour la cité.

Le traité des Barrières, conclu en 1715, fut suivi d'une période de tranquillité, dont Binche profita pour se relever de l'épuisement extrême dans lequel l'avait jetée les guerres de Louis XIV.

En 1740, l'impératrice Marie-Thérèse succéda à son père Charles VI.

En 1744, Louis XV déclara la guerre à l'Autriche. Les armées françaises pénétrèrent dans le Hainaut et établirent leur camp près de Binche.

Après la victoire française de Fontenoy, les troupes quittèrent notre région.

L'année suivante, les Français entreprirent le siège des principales forteresses des Pays-Bas autrichiens et Binche fut envahie plusieurs fois par les troupes françaises.

Louis XV annexa une partie de la Flandre et du Hainaut, y compris les prévôtés de Mons et de Binche. Mais le traité d'Aix-la-Chapelle, conclu le 15 octobre 1748, rendit à l'impératrice Marie-Thérèse les territoires perdus.

L'impératrice nous envoya alors comme gouverneur son beau- frère Charles de Lorraine. Celui-ci aimait et appréciait les Belges et sut s'en faire aimer. Sous son gouvernement, l'agriculture se releva et le réseau des routes se développa. L'industrie prit un essor nouveau. À Binche, la fabrication des dentelles dites "application de Binche" prit une grande extension. La dentelle de Binche acquit une réputation enviable au même titre que celle de Bruxelles, de Malines et de Valenciennes.

Vers 1750, apparurent les premières machines à vapeur et les pompes à feu. Ces dernières permirent le creusement de puits plus profonds et constituèrent un sérieux progrès dans l'extraction du charbon. Dans le Hainaut, les industries de la houille, du fer et du verre prirent, à partir de cette époque, une grande extension.

Marie-Thérèse et Charles de Lorraine moururent en 1780, sincèrement regrettés de tous les Belges.

Règne de Joseph II

Joseph II succéda à sa mère Marie-Thérèse en 1780. Les premiers actes du nouveau souverain furent favorables à notre patrie : il fit démolir les forteresses de la Belgique occupées par les Hollandais depuis le traité des Barrières et réclama la liberté de l'Escaut. Il abolit aussi l'inhumaine torture, réorganisa la justice et proclama la liberté de conscience. Par contre, il introduisit une foule de réformes qui mécontentèrent vivement nos pères il supprima plusieurs ordres religieux, interdit les pèlerinages, les processions, l'exposition des reliques, les kermesses et ducasses et bouleversa l'organisation administrative.

L'édit de Joseph II du 17 mars 1783, ordonnant la suppression des couvents dont les membres étaient uniquement voués à la vie contemplative, atteignit les Récollectines de Binche, qui ne se consacraient ni aux soins des malades, ni à l'enseignement.

De tous les États des provinces, ceux de Hainaut furent les premiers à adresser aux souverains des remontrances. La résistance s'organisa partout et le comte de Murray rétablit, au nom de l'empereur, les constitutions provinciales.

Le peuple de Binche s'en réjouit : le lendemain, on sonna les cloches, on chanta le "Te Deum" et, le soir, les rues furent illuminées.

Mais l'empereur rappela son ministre et nous envoya le général d'Alton, soldat brutal, avec le titre de général des armées.

Le 21 décembre 1787, on envoya à Binche deux compagnies autrichiennes. Les patriotes binchois revêtirent, en signe de ralliement, la veste bleue et le col rouge et arborèrent la cocarde "aux trois couleurs".

En février 1788, les compagnies de volontaires qui s'étaient formées à Binche furent dissoutes. Les armes furent saisies et transportées à Mons. Tout, pour les patriotes, était motif à rassemblements, sorties, bravades, manifestations.

Sur la fin du mois d'août, l'agitation prit un caractère plus grave encore : la halle aux blés fut pillée par la population.

8. Les Binchois et la révolution brabançonne de 1789

Pendant ce temps, les chefs du mouvement révolutionnaire, Van der Noot et Vonck, tous deux avocats, avaient da se réfugier en Hollande.

Les patriotes exilés organisèrent bientôt une armée de trois mille volontaires, commandée par le général Van der Mersch. Dans la nuit du 23 au 24 octobre 1789, cette petite troupe franchit la frontière. Elle rencontra l'armée autrichienne à Turnhout et lui infligea une sanglante défaite.

Le mouvement s'étendit bientôt ; la plupart des villes du pays se révoltèrent et chassèrent à leur tour les garnisons autrichiennes. Dans le Hainaut, les patriotes, enflammés par ces succès, se préparaient âprement à la lutte. En grand nombre, ils s'étaient rassemblés à Thuin et dans les environs.

Le général d'Haponcourt pressentait le soulèvement des populations. Le 21 novembre, il quitta Mons et alla prendre possession de la ville du Roeulx. Le 25, la situation n'étant plus tenable, il allait rejoindre les débris de l'armée autrichienne qui s'était retirée dans le Luxembourg. Le Hainaut était délivré de son oppresseur.

Aussitôt, les volontaires de la province s'organisèrent pour combattre l'armée autrichienne. Des volontaires binchois prirent part à l'expédition projetée contre Namur, qui était toujours occupée par le général d'Alton. Mais celui-ci abandonna la forteresse avant l'arrivée des Belges qui firent leur entrée dans la ville le 18 décembre.

L'empereur Joseph II, que le Congrès avait déclaré déchu de toute souveraineté sur la Belgique mourut le 20 février 1790. Son frère Léopold II lui succéda et chercha à ramener nos provinces sous son autorité en offrant des conditions très avantageuses. Mais on refusa de négocier avec les représentants de l'empereur.

Malheureusement, la discorde éclata entre les partisans de Van der Noot et ceux de Vonck et l'armée des patriotes fut vaincue à Marche-en Famenne le 23 mai 1790.

À la suite de cette défaite, le Congrès souverain adressa un pressent appel au peuple pour repousser l'ennemi qui menaçait de repousser nos provinces. Binche répondit avec enthousiasme à ce nouvel appel des États. Tous les hommes valides de la cité s'offrirent généreusement pour défendre l'indépendance de la patrie à nouveau menacée. Ils se dirigèrent vers Mons pour se mettre à la disposition des États.

Les volontaires de Binche ne tardèrent pas à recevoir un ordre de départ. Ils quittèrent la ville, et furent bientôt incorporés dans l'armée dirigée par Van der Noot.

L'armée des volontaires rencontra les troupes impériales dans la plaine d'Assesse (province de Namur) où les Belges succombèrent, malgré leur bravoure, devant un ennemi bien organisé et supérieur en nombre.

À la suite de cette défaite, notre pays retomba sous la domination autrichienne.

9. Binche sous la période française (1792-1814)

Le maréchal de Clerfayt

En 1792, le France déclare la guerre à l'Autriche, envahit notre pays et gagna sur les Autrichiens la bataille de Jemappes.

Le général comte de Clerfayt, né au château de Bruille (Waudrez-Lez-Binche), Belge au service de l'Autriche, sut, avec sept à huit milles hommes exténués par des marches forcées, contenir les attaques de la gauche et du centre du général Dumouriez et lorsque, écrasé par le nombre, il dut enfin céder, il se retira avec autant d'ordre et de fermeté que la situation le permettait.

À la suite de cette victoire, Binche fut traversée par les bataillons républicains qui pénétrèrent au cœur de la Belgique.

Les généraux français commandant l'armée d'invasion furent chargés par la Convention nationale de la réorganisation du pays occupé.

L'annexion de la Belgique à la France fut prononcée le 2 mars 1793. L'ancien compté du Hainaut devint le département de Jemappes. Celui-ci fut divisé en 3 districts. .Binche fut désigné comme chef-lieu du 2^{e} district, divisé en 12 cantons : Beaumont, Binche, Braine-le-Comte, Estinnes-au-Mont, Rance, Fontaine-l'Évêque, Roeulx, Soignies, Solre-sur-Sambre et Saint-Vaast.

Mais le 18 mars 1793, les Autrichiens étaient vainqueurs à Neerwinden. Le comte de Clerfayt commandait l'aile gauche de l'armée autrichienne, qui était opposée à l'attaque principale des Français. Son inébranlable fermeté y décida de la victoire.

Les Français évacuèrent la Belgique et l'ancien Magistrat reprit sa place dans notre ville. La Convention Nationale leva alors une armée considérable qui envahit de nouveau la Belgique. Plusieurs batailles sanglantes se livrèrent dans les environs de Binche.

En mai 1794, l'armée française attaqua les Autrichiens, fortement retranchés sur la rive gauche de la Sambre. Des combats sanglants eurent lieu à Thuin et à Merbes-le-Château. Le 12 mai, le champ de bataille s'étendait de Grand-Reng à Binche. La lutte fut marquée par une alternative de succès et de revers. Le 14, les Français repassèrent la Sambre en plusieurs points. C'est alors qu'ils incendièrent l'antique abbaye d'Aulne ainsi que le village de Fontaine-Valmont. L'abbaye de Lobbes subit le même sort ; les bâtiments abbatiaux furent démolis par la suite et les pierres furent employées aux nouvelles constructions de la région.

Le 26 juin se livra à Fleurus la bataille décisive ; le prince de Cobourg, qui commandait l'armée autrichienne, essuya une "11 sanglante défaite. Le général de Clerfayt remplaça alors le prince de Cobourg à la tête de l'armée autrichienne. Malgré son infériorité numérique, celle-ci se retira dans le meilleur ordre, sans cesser de livrer à l'ennemi de sanglants combats par le Brabant, sur le Meuse et ensuite sur Müllheim, où elle repassa le Rhin.

Après la compagne de 1795, qui devait attacher un si grand lustre à son nom, Clerfayt fut élevé à la dignité de Feld-maréchal et obtint le commandement de toute l'armée impériale.

Le maréchal mourut à Vienne, le 18 juillet 1798. La ville de vienne lui fit élever au village de Hernaels, sa résidence habituelle, un magnifique monument funéraire.

Un an après la bataille de Fleurus, en 1795, la France annexa définitivement la Belgique et la principauté de Liège.

Le 17 octobre 1797, l'Autriche signait un traité par lequel 11 elle renonçait à tout droit sue les Pays-Bas.

Conséquences de l'annexion

Devenus citoyens français, les belges virent s'établir chez eux toutes les institutions nouvelles que la révolution de 1789 avait introduites dans ce pays.

Tout ce qui subsistait encore des coutumes et usages féodaux disparut : banalités, corvées, tailles, dîmes, droits exclusifs de chasse et de pêche, droit d'aînesse, etc. Les constitutions provinciales, les chartes, les privilèges locaux furent supprimés. La Belgique fut divisée en 9 départements soumis aux mêmes lois, aux mêmes obligations et au même contrôle. La justice fut aussi réorganisée. Les juridictions échevinales, provinciales, seigneuriales et ecclésiastiques furent remplacées par des tribunaux de canton, d'arrondissement et d'appel.

On alla si loin dans la voie des réformes que l'on adopta un nouveau calendrier : le calendrier commençait le 22 septembre et les mois s'appelaient vendémiaire (vendanges), brumaire (brumes, brouillards), frimaire, etc.

Nos provinces changèrent de nom et furent organisées comme les départements français. Le Hainaut, dans ses limites actuelles ou peu s'en faut, forma le département de Jemappes ; on y dénombra 404 "villes et villages".

Comme les autres villes de l'ancien comté du Hainaut, Binche perdit toutes ses anciennes institutions et privilèges et dut se soumettre aux lois nouvelles. Les compagnies militaires furent dissoutes. Les corporations de la ville furent supprimées, ainsi que les monopoles de fabrication et de vente. Au système corporatif, succéda le régime de libre production et de libre- échange. L'ancien Magistrat fut remplacé par un maire et des adjoints, placés à la tête du conseil municipal. À la circonscription prévôtale, qui comprenait 51 villages, succéda le canton de Binche, qui fut réduit à 10 communes. En l'an XIII, cependant, le nombre de communes fut porté à 15.

Les premiers temps de l'occupation française ne furent guerre très heureux.

Les Français, constamment en guerre, nous infligeaient de lourds impôts et procédaient à de continuelles réquisitions. Des bandes de forcenés se ruèrent sur les églises, les monastères, les musées pour les piller et en enlever les objets précieux. Un religieux du monastère de Lobbes avait cependant réussi à sauver de la destruction un

magnifique reliquaire contenant un os de la jambe de saint Pierre et qui était en grande vénération à l'abbaye. Le moine qui était originaire de Battignies, vint cacher son précieux fardeau en sa maison natale. Cette relique avait été donnée à saint Ursmer lui-même, en 691, par le pape Sergins III. Plus tard, l'abbaye ne devant plus se relever, le moine en fit don à l'église paroissiale de Saint-Ursmer.

Le deuxième reliquaire en forme de bras, celui de saint Jacques, que nous voyons, chaque année, porter en procession comme celui de saint Pierre, contient des reliques de saint Jacques, de saint Thomas, de saint Adrien, ainsi que des cheveux de la Vierge et de saint Pierre. Il provient également du trésor de l'abbaye de Lobbes.

Les monastères qui ne furent pas détruits furent fermés. L'abbaye de Bonne-Espérance fut fermée en 1794, celle de Sainte- Waudru à Mons et de Soignies furent supprimées en 1796. À Prisches, le prévôt et ses confrères purent cependant rester et ne furent pas inquiétés.

La loi du 15 fructidor de l'an IV, qui supprimait les corporations religieuses, fut appliquée à Binche. Les biens de ces corporations furent confisqués au profit de l'État et livrés aux enchères publiques. Le domaine impérial de Binche subit le même sort.

Le trésor de l'église Saint-Ursmer était considérable à la fin du XVIII^{e} siècle. Effrayés des excès commis par les révolutionnaires sur les bords de la Sambre, les chanoines de Saint-Ursmer avaient fait transporter, à Mons, le trésor de la collégiale. Mais les républicains parvinrent à le découvrir ; ils s'approprièrent les œuvres d'art et les corps des abbés de Lobbes furent arrachés des châsses et brûlés sur la place de Mons.

Les portes de la collégiale furent fermées. En 1797, le chapitre des chanoines qui comprenait encore douze membres quitta définitivement l'église de Saint-Ursmer.

En 1798, une loi appela sous les armes tous les hommes âgés de 20 à 25 ans. La Belgique n'avait jamais connu la conscription ; cette mesure mit à son comble l'exaspération du peuple. Des bandes de paysans armés de fourches, de faux, de bâtons parcoururent les villages, arrachant les arbres de la liberté plantés par les Français, brûlant les registres de l'état-civil, ii massacrant les autorités. Des épisodes sanglants de cette "guerre des paysans" eurent lieu dans notre province, notamment dans les régions d'Ath et de Leuze.

Une répression terrible mit fin à cette révolte.

Sous le Consulat

Le général Napoléon Bonaparte, après avoir remporté à l'étranger de nombreuses victoires, renversa le Directoire et s'attribua les fonctions de premier consul le 9 novembre 1799.

La réorganisation de l'an VIII due à l'énergie du gouvernement consulaire, contribua puissamment au rétablissement de l'ordre et de la paix à l'intérieur du pays.

Le 15 juillet 1801, un concordat, signé avec le pape, rétablit le culte catholique. En 1802, le conseil municipal décida la réouverture des cours du collège d'humanités mais choisit des professeurs laïcs qui enseignèrent jusqu'en 1832.

Sous l'Empire

En 1804, Napoléon fut proclamé empereur. Sous son autorité, on vit régner l'ordre et la tranquillité publique. Notre réveil commercial s'affirma. L'Escaut fut libéré de ses cha1nes et Anvers se ranima.

Par contre, la conscription militaire nous enleva un nombre considérable de jeunes gens, dont beaucoup périrent sur les divers champs de bataille de l'Europe.

Les guerres fréquentes de Napoléon nécessitèrent la levée de nombreux impôts et la création de divers établissements dans la plupart des villes. Binche fut doté d'un magasin militaire pour recevoir les fourrages destinés à l'armée.

Napoléon traversa notre ville en 1811, après l'achèvement de la grand-route de Mons à Charleroi dont le nouveau tracé sur le -.territoire de notre ville nécessita le percement de l'enceinte fortifiée.

Après la désastreuse campagne de Russie, les "Alliés" poursuivirent Napoléon jusque dans Paris. Binche fut encombrée à plusieurs reprises des troupes russes et allemandes. Le 2 février 1814, le général Winzingerode traversa notre ville à la tête des cosaques. L'empereur Alexandre I^{er} de Russie et le roi Frédéric-Guillaume de Prusse le suivirent de près et les Binchois eurent l'honneur de recevoir ces deux monarques dans leur ville.

À la suite de ces événements, Napoléon abdiqua et fut exilé à l'ile d'Elbe. Notre pays fut réuni à la Hollande pour former le royaume des Pays-Bas.

Mais l'empereur s'échappa de l'ile d'Elbe le 1er mars 1815. La coalition se reforma contre lui et notre pays devint, à nouveau, le théâtre de la guerre.

À Binche, campèrent d'abord des détachements de troupes hanovriennes au service de l'Angleterre, puis, des troupes hollandaises.

Le 15 juin, les Français franchirent la Sambre et, trois jours plus tard, la grande armée succombait à la sanglante bataille de Waterloo.

10. Période Hollando-belge (1814-1830)

Napoléon vaincu à Waterloo, les puissances coalisées de l'Europe révisèrent la carte du monde et décidèrent de réunir notre pays à la Hollande, afin d'opposer, du côté nord, une barrière aux envahisseurs de la France.

Le territoire de notre province fut divisé en 6 districts ; le canton de Binche, renfermant 16 communes, faisait partie du district de Thuin.

Sous le rapport matériel, les premières décisions de Guillaume I^{er} furent favorables à notre pays et particulièrement à la région de Binche. Il prit immédiatement quelques mesures de protection qui favorisèrent considérablement le développement de nos industries régionales : un droit de 40% frappa l'importation des fers et l'entrée des charbons fut fixée à 8 florins la tonne.

En quelques années, les industries houillères et métallurgiques du bassin de Charleroi du Borinage et du Centre prirent une extension prodigieuse. La lampe de mineur, inventée par Davy, apporta d'ailleurs une sécurité plus grande aux travailleurs de la mine. Ce progrès, ajouté à l'invention des pompes à feu permettant le creusement de puits plus profonds, amena les débuts de l'extraction houillère dans notre région, où les gisements sont enfouis à de grandes profondeurs.

Les usines de la région acquirent un outillage perfectionné : les laminoirs de Couillet, les fours à coke de Marcinelle, Acoz, Hourpes, etc. Les glaces coulées s'implantèrent dans la région de Charleroi. Les carrières du Hainaut profitèrent largement de cet essor industriel : le petit granit à Soignies, les pavés à Lessines, le marbre de Rance.

À Binche, les industries de la dentelle et du cuir, la draperie, la coutellerie, la chapellerie étaient très actives.

Le commerce du pays, tant intérieur qu'extérieur, s'accrut dans des proportions considérables.

De nouvelles voies de communications s'ouvrirent. Dans notre province, la Sambre fut canalisée et le canal de Pommeroeul à Antoing fut creusé.

L'enseignement ne fut pas non plus négligé. En 1815, la loi hollandaise de 1806, établissant un enseignement primaire, neutre, gratuit, donné par des instituteurs diplômés, sous le contrôle de l'État, fut étendue à tout le royaume.

Pendant les douze premières années de la réunion, le calme et la prospérité régnaient dans le pays.

Guillaume I^{er}, visitant les provinces méridionales de son royaume, fut reçu dans notre ville où les habitants lui réservèrent une brillante réception.

Malgré les avantages matériels que procuraient la réunion, Belges et Hollandais ne purent s'entendre. Le Roi favorisait trop sensiblement les habitants du nord, qui occupaient presque tous les emplois officiels. Des taxes frappèrent les produits de

première nécessité(le grain et la viande) et accablaient particulièrement les habitants du sud. De plus, Guillaume I^{er} fit condamner à l'amende, à la prison ou à l'exil les journalistes qui osaient l'attaquer.

Dans nos provinces, le **Courrier de l'Escaut**, créé par Barthélémi Dumortier, à Tournai, et le **Belge**, dont le Montois Gendebien était l'un des fondateurs, attaquaient violemment la politique royale.

La révolution se préparait.

11. Les Binchois et la révolution de 1830

Une étincelle vint mettre le feu aux poudres. Le 25 août 1830, à la suite de la représentation de la Muette de Portici au théâtre de la Monnaie à Bruxelles, une émeute éclata.

Le peuple parcourut les rues de la capitale en dévastant la demeure des amis du gouvernement. Le drapeau brabançon fut arboré à l'hôtel de ville. Les troubles se prolongèrent pendant plusieurs jours.

Pour y mettre fin, le roi envoya, sur Bruxelles, une armée conduite par son fils aîné Guillaume. Cette armée ne pénétra pas dans la ville, afin d'éviter une effusion de sang. Le prince y entra seul. Il y reçut un accueil glacial au milieu des bourgeois en armes.

Après une entrevue avec les chefs du mouvement révolutionnaire, le prince quitta la ville donnant l'assurance qu'il tenterait d'obtenir de son père, la séparation du nord et du midi sous le sceptre de la maison d'Orange.

Mais le 21 septembre, le roi ordonna à son deuxième fils, Frédéric, de marcher sur les rebelles à la tête de 14.000 hommes.

Le 23 septembre, les Hollandais réussirent à pénétrer jusqu'au parc de Bruxelles. Après 4 jours de violents combats, ils en furent délogés par les volontaires accourus de tous les coins du pays. Après ces glorieuses journées, le mouvement patriotique gagna tout le pays.

Au cri de "vive la liberté !", les Binchois arborèrent les trois couleurs qui, déjà en 1789, avaient été le signe de ralliement des patriotes. Le 29 septembre, les volontaires de Binche, réunis à ceux de Fontaine-l'Évêque, de Namur et de Couvin, conduits par le commandant Ragondet, s'emparèrent de la ville de Vilvorde. Ils se joignirent ensuite à la légion de Malines, commandée par Melinet. Ils prirent une part glorieuse aux combats de Waelhem et de Berchem et ne s'arrêtèrent que sous les murs d'Anvers, où ils furent témoins du bombardement de la ville et du port par le général Chassé qui occupait la forteresse.

Lors de la conclusion de l'armistice, qui fut accepté définitivement le 4 novembre, les Binchois rentrèrent dans leurs foyers.

La patrie était libre, seule la citadelle d'Anvers était encore occupée par les Hollandais.

Le drapeau des volontaires binchois de 1830

Le drapeau aux couleurs brabançonnes et hennuyères, à l'ombre duquel les braves volontaires binchois combattirent en 1830, confectionné à la hâte avant leur départ, porte ces simples mots :

BINCHE, UNION ET FORCE.

Ce glorieux emblème fut conservé jusqu'en ces derniers temps dans un musée de la capitale. Grâce aux démarches pressantes de l'administration communale et d'un Binchois dévoué, Monsieur René Légaux, cet étendard rentra triomphalement dans nos murs en 1930, lors du centenaire de notre indépendance nationale.

Une place d'honneur lui est réservée dans la salle du Conseil de notre hôtel de ville.

Au monument de la Liberté, élevé au centre de la place Eugène Derbaix, une magnifique statue de bronze, sculptée par de Beule, personnifie le vaillant volontaire binchois de 1830.

12. Période d'indépendance nationale (1831-1814)

Règne de Léopold Ier (1831-1865)

Les Belges avaient profité des leçons d'expérience la discorde avait fait échouer la révolution de 1789, l'union fit triompher celle de 1830.

Cependant, la Belgique n'était pas entièrement délivrée de l'occupation étrangère : la citadelle d'Anvers était encore aux mains des Hollandais et la menace d'une invasion pesait lourdement sur notre pays.

À Binche, comme partout ailleurs, on comprit la nécessité d'organiser la milice citoyenne. Les hommes valides de la cité s'enrôlèrent dans ces formations et s'exercèrent régulièrement au maniement des armes.

Le gouvernement provisoire ne tarda pas à organiser des élections pour la nomination de 200 députés. Ce congrès national déclara la Belgique indépendante, vota la Constitution et appela, au trône, le prince Léopold de Saxe-Cobourg. Notre premier Roi fut inauguré à Bruxelles le 21 juillet 1831.

Vote des lois communale et provinciale

En 1836, le vote des lois communale et provinciale fut, à certains égards, comme le couronnement de la constitution.

Loi communale

La loi du 30 mars 1836 établit, dans chaque commune, un conseil communal, un collège des bourgmestre et échevins, un secrétaire, un receveur et divers agents auxiliaires.

Les conseillers communaux sont élus directement par l'assemblée des électeurs de la commune. Leur nombre varie d'après la population. Il est de 7 au moins et de 31 au plus.

À Binche, ville classée dans les localités de 10.000 à 15.000 habitants, le nombre de conseillers est de 13. Le collège échevinal se compose d'un bourgmestre et d'échevins. Le Roi nomme le bourgmestre dans le sein du Conseil. Toutefois, le Roi peut, exceptionnellement nommer le bourgmestre, hors du conseil, parmi les électeurs de la commune âgés de 25 ans accomplis. Les échevins sont élus par le conseil communal, parmi ses membres.

À Binche, il ya 3 échevins : un échevin des finances, un échevin des travaux, un échevin de l'instruction et des fêtes.

Loi provinciale

La loi du 30 avril 1836 a institué, dans chaque province, un conseil provincial, une députation permanente, un gouverneur, un greffier provincial et des commissaires d'arrondissement.

Les membres du conseil provincial sont élus directement par les électeurs. Le nombre des conseillers provinciaux est fixé par la loi d'après la population.

La députation permanente est une autorité délibérante composée du gouverneur de la province, qui est président, et de 6 membres élus par le conseil provincial parmi ses membres.

La province de Hainaut compte 6 arrondissements administratifs Binche fait partie de l'arrondissement de Thuin.

Voies de communications

Routes

Sous le règne de Léopold I^{er}, de nombreuses routes furent construites, reliant notre ville aux localités voisines.

La route de Binche à Saint-Vaast, se reliant à celle de Bray à Nivelles, fut créée en 1845. La route de Binche à Merbes-le-Château fut construite en 1847. En 1858, une route, aboutissant à la chaussée de Mons à Beaumont, relia Binche à Givry en passant par Estinnes.

Établissement du Chemin de fer Erquelinnes -Binche –Baume

La locomotive, inventée par Stephenson, devait révolutionner les moyens de communication. La Belgique fut la première nation du continent à introduire cette invention nouvelle. En 1835, la première ligne belge, de Bruxelles à Malines, fut inaugurée.

Binche compris combien la construction d'une voie ferrée pouvait avantager le développement de l'industrie et du commerce de la ville et de la région. À l'initiative de Binchois éclairés, une société ne tarda pas à se former pour la construction d'un chemin de fer, reliant la région -du Centre à la frontière française en passant par notre ville.

Monsieur Gustave Wanderpepen, bourgmestre de Binche, était administrateur de la dite société et faisait fonction de directeur ; le comte de Robiano, sénateur, habitant Waudrez, était vice-président du conseil d'administration.

Pendant la session de 1854-1855, le ministre des travaux publics soumit à l'approbation des chambres législatives le projet de la compagnie du chemin de fer du centre, qui fut accepté sans opposition.

Le 22 mars 1855, l'ouverture des travaux de la nouvelle voie ferrée donna lieu à l'organisation de réjouissances publiques. Dès le matin, la ville était en fête. Les cloches du carillon et des salves d'artillerie annoncèrent le début des festivités. À 1 heure, l'administration communale reçut, à l'hôtel de ville, les membres du conseil d'administration de la Société du chemin de fer du Centre. Un cortège se forma sur la grand-place et se dirigea vers la rue de Versailles, à l'endroit où devaient s'élever les bâtiments de notre première gare. De la tribune qui avait été dressée, les autorités assistèrent à la bénédiction des travaux. Le cortège regagna ensuite la ville où les réjouissances se prolongèrent bien tard dans la soirée.

Les travaux durèrent deux ans et demi. Ceux-ci terminés, on résolut d'en faire l'inauguration avec beaucoup de solennité.

Inauguration de la voie ferrée par le duc de Brabant

L'inauguration du chemin de fer du Centre eut lieu le 2 août ' 1' 1857 en présence du duc de brabant (le futur Léopold II) et de "'-,' Monsieur Dumon, ministre des travaux publics.s

Un convoi d'honneur partit de Bruxelles pour se diriger vers Charleroi et, de là, sur Erquelinnes. Dans ce train, avaient pris place le Ministre des Travaux Publics, des membres de la Chambre des Représentants et du Sénat, les ingénieurs de la Société et de nombreux invités. Les installations de la station d'Erquelinnes furent visitées, puis, le convoi revint sur Bonne-Espérance où le président du Séminaire, à la tête du corps professoral et des élèves, complimenta, en un discours fort applaudi, le Ministre des Travaux Publics.

À 1 heure, le Ministre pénétrait dans la station de Binche. Des détonations d'artillerie annoncèrent l'arrivée du convoi, qui pénétra lentement dans la gare au son des fanfares de la ville.

Une foule immense et enthousiaste, massée aux abords de la "'11 station, acclama frénétiquement le prince héritier. À sa descente de voiture, une délégation, formée des autorités locales et des notabilités, complimenta le prince. Celui-ci répondit aimablement à ces souhaits de bienvenue. Le clergé procéda alors à la bénédiction des locomotives et, aussitôt après cette cérémonie, le prince royal inaugura le nouveau railway au milieu de l'allégresse générale.

Au banquet, qui fut servi dans le salon de réception de la gare, vinrent prendre place 150 convives. Des toasts furent portés au Roi et à l'héritier de la couronne. Un bal magnifique, suivi d'un brillant feu d'artifice, termina cette belle journée, qui fut, pour Binche, le départ d'une nouvelle ère de prospérité.

Règne de Léopold II (1965-1909)

Léopold II fut inauguré le 17 décembre 1865. Dans sa séance du 14 décembre, le conseil communal de Binche vota, au nouveau Roi des Belges, une adresse de condoléances au sujet de la mort de son père et exprima, au nouveau Souverain, ses sentiments de respectueuse sympathie et d'inaltérable dévouement.

À l'occasion de l'avènement au trône du Roi Léopold II, la ville de Binche organisa, le 22 juillet 1866, un grand concours international de musique, auquel participèrent 32 sociétés étrangères. Ce tournoi est considéré, à juste titre, comme un des plus importants qui ont eu lieu en Belgique.

Cette fête musicale attira, dans nos murs, une foule immense accourue de toutes parts.

Exposition agricole

Le 27 juillet 1879, s'ouvrit à Binche, une exposition de l'industrie et de la production agricoles.

Cette importante manifestation de la vie agricole de la région reçut la visite du Ministre de l'Intérieur, du Ministre de l'Instruction publique, du Gouverneur de la province et de nombreuses notabilités.

Ce fut une magnifique démonstration de l'état florissant de l'agriculture dans notre province. À côté du matériel agricole le plus perfectionné, on pouvait admirer les plus beaux produits de la terre et de magnifiques représentants des espèces chevaline et bovine.

Urbanisation

Éclairage public

Jusqu'au XIX^{e} siècle, l'éclairage des rues était presque inexistant.

Au XVI^{e} siècle, on employait, dans certaines villes, les pots à poix, marmites en fonte dans lesquelles brûlait un corps gras. Au siècle suivant, cet éclairage primitif fut remplacé par les lanternes à chandelles.

L'éclairage au gaz devait apporter une amélioration sensible. Dès la fin du XVIII^{e} siècle, on savait que la houille, soumise dans un vase fermé à l'action du calorique, laisse dégager un gaz susceptible de s'enflammer. Un professeur de l'université de Louvain, Jean-Pierre Minckeleers, se servant d'un canon de fusil comme appareil de distillation, obtenait, en 1784, du gaz de houille, qu'il utilisait pour l'éclairage de son laboratoire.

En 1796, l'ingénieur français Philippe Lebon construisait une lampe pour la fabrication du gaz par la distillation du bois. Mais le premier à exploiter pratiquement le gaz comme

mode d'éclairage fut l'Anglais Murdoch. En 1792, son habitation était éclairée au gaz et, en 1807, le premier réverbère s'allumait dans les rues de Londres.

C'est aux premières années du règne de Léopold II, vers 1867, que remonte l'éclairage des rues de la ville par le gaz. Les réverbères étaient, au début, équipés du bec papillon, à flamme nue. Un allumeur, une échelle sur le dos, circulait dans les rues, la nuit tombante, et faisait la lumière. Le gazomètre de Binche était, à sa fondation, une propriété communale. En 1887, il fut repris par la société de gaz et d'électricité du Hainaut.

En 1895, un éclairage électrique, au moyen de lampes à arc, ne fonctionnant qu'en temps de fête dans les artères principales, vint renforcer l'éclairage par le gaz. Dans les maisons particulières, l'usage du gaz ne se répandit que petit à petit. La plupart de nos artisans travaillant à domicile employaient encore la lampe à pétrole ; devant celle-ci, ils plaçaient une J carafe sphérique remplie d'eau de source. Notre savoureux langage local donnait le nom de lampe à scrèner à cet éclairage renforcé.

Le I^{er} janvier 1911, un éclairage électrique permanent, renforçant l'éclairage par le gaz, qui continue à subsister, fut installé dans les principales artères de la ville.

Distribution d'eau

En 1886, le besoin d'eau augmentant sans cesse par suite de l'accroissement de la population et de la création de nouveaux quartiers, de nouvelles sources furent captées et la canalisation existante subit une première extension.

La grande guerre

Au cours des années 1912 et 1913, les pays d'Europe se livrèrent à une véritable course aux armements. L'Allemagne se montrait particulièrement belliqueuse. Ses dirigeants, ses publicistes, ses éducateurs développaient la doctrine du pangermanisme."Dieu nous a appelés à civilisé le monde" disait Guillaume II. D'autre part, la population de l'empire avait doublé dans les quarante dernières années ; son industrie, qui s'était développée dans des proportions formidables, devait à tout prix trouver de nouveaux débouchés. Orgueilleuse, consciente de sa force, certaine d'une victoire foudroyante, l'Allemagne cherchait un prétexte au conflit qu'elle souhaitait.

L'assassinat du prince héritier d'Autriche devait le lui fournir. Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Joseph était assassiné à Sarajevo par l'étudiant serbe Printsip.

Poussée par l'Allemagne, l'Autriche rendit la Serbie al responsable de ce crime et lui déclara la guerre le 28 juillet.

Partout, dans notre pays, on suivait avec une attention anxieuse ce conflit qui menaçait de s'étendre. En effet, la Russie protectrice des petits Etats slaves, avait mobilisé. On était cependant loin de se douter de ce que la Belgique pouvait être entrainée dans cette aventure. Le traité de 1839, signé par l'Angleterre, la Prusse, la Russie, l'Autriche-Hongrie, ne garantissait-il pas notre neutralité ?

Les événements se précipitaient. Le 26 juillet, les garnisons étaient consignées en Allemagne, les permissionnaires étaient rappelés ; le 28, les réservistes recevaient l'ordre de rejoindre ; le 29, les régiments marchaient vers la frontière française.

La situation était grave.

Le 29 juillet, le gouvernement belge décidait de mettre l'armée sur pied de paix renforcé trois classes étaient rappelées.

Les amis, les proches accompagnèrent jusqu'à la gare, les premiers soldats binchois rappelés. Il fallait prendre ses précautions, sans doute "garder les frontières" comme on avait fait en 1870, mais personne ici ne pensait sérieusement à la guerre.

Le 31 juillet, le gouvernement belge décida la mobilisation générale de l'armée.

Dans la soirée, les ordres de rejoindre étaient distribués par la police et la gendarmerie. Le tocsin sonnait aux clochers de la ville. Le tambour battait, appelant la garde civique sous les armes. Des groupes se formaient dans les rues, discutant avec animation-les graves événements ; l'angoisse, la consternation se lisaient sur toutes les figures.

Le lendemain, dès la première heure, les soldats rappelés s'empressaient vers la gare. Les costumes chamarrés des cavaliers chasseurs, guides, lanciers, se mêlaient aux uniformes bleus des lignards aux tuniques vertes des chasseurs et des carabiniers.

La population était inquiète, mais conservait encore l'espoir que tout se bornerait â une démonstration platonique.

Le 2 août, l'Allemagne déclarait la guerre à la France.

Notre ministre des affaires étrangères, Monsieur Davignon, adressa, aux gouvernements français et allemand, une note, demandant à ces deux pays l'assurance que notre neutralité serait respectée. La France répondit immédiatement qu'elle n'y porterait pas atteinte. On attendait la même assurance de l'Allemagne. Elle ne vint pas.

M. von Below, ministre d'Allemagne à Bruxelles, affirma à Monsieur Davignon "Je n'ai reçu aucune information de mon " 1gouvernement, mais la Belgique n'a rien à craindre de son voisin de l'Est". Quelques heures plus tard, le même M. von Below remettait l'ultimatum â la Belgique.

Le 4 août, les troupes allemandes pénétraient sur le territoire belge au village de Gemmenich. L'Angleterre, fidèle à sa signature, se rangeait de notre côté.

Ainsi donc, l'Allemagne reniant ses engagements les plus sacrés, violait notre neutralité. À cette terrible nouvelle, la population tout entière frémit d'indignation. Dans un élan spontané, tous les belges se groupèrent autour de leur Roi pour la défense de leurs foyers menacés. Les ardentes couleurs qui avaient guidé nos pères en 1789 et en 1830, flottèrent bientôt à tous les édifices publics, dans toutes les rues de la ville, â côté des drapeaux de nos défenseurs.

Une seule pensée occupait l'esprit de tous les belges : la résistance. On savait pourtant combien la lutte était inégale ; JI qu'importe, de nombreux jeunes gens offrirent spontanément leurs bras pour la défense de la patrie menacée : 25 volontaires binchois s'enrôlèrent dès les premiers jours. Beaucoup d'autres furent renvoyés dans leurs foyers : les armes manquaient pour les équiper.

Alors, ce fut la lutte épique contre les ennemis cent fois supérieurs en nombre et en armement.

Les Allemands étaient â nos portes et cependant, Liège tenait toujours et les Alliés accouraient à notre secours. En effet, le vendredi 21 août, l'avant-garde anglaise, follement acclamée par la population, entra à Binche.

Dans l'après-midi, ces soldats creusaient des tranchées le long de la voie ferrée de Binche à Erquelinnes et â proximité de la rue de Mons.

On commença à se rendre compte alors que l'ennemi ne devait plus très loin.

IV.BINCHE ET SES MONUMENTS

1. Le palais de Marie de Hongrie

En 1917, des fouilles pratiquées dans le parc communal ont mis à jour des substructions importantes de cet ancien palais. Ces ruines sont du plus grand intérêt au point de vue archéologique et artistique.

Marie de Hongrie, qui aimait le luxe et les beaux arts, ne négligea rien pour la construction et la décoration de son palais de Binche. Des artistes, venus de tous les pays, l'ornèrent de magnifiques œuvres d'art.

On conserve, au musée communal, quantité de panneaux de faïence vernissée provenant de foyers monumentaux, de facture allemande qui ornaient le palais. Certains panneaux sont à l'effigie de Charles-Quint, de Marie de Hongrie, de Philippe II, d'autres représentent des dieux anciens, des musiciens, etc.

Les travaux de construction de cette admirable demeure furent poussés avec une grande activité, la régente voulant être en mesure d'y recevoir magnifiquement l'empereur avec l'Infant d'Espagne et la foule nombreuse qui les accompagnait.

Le 22 août 1549, Charles-Quint et le futur Philippe II, étaient pompeusement reçu au palais de Binche.

2. L'enceinte

Binche est la seule ville belge à posséder un aussi beau spécimen de fortification urbaine au moyen âge. Celle-ci existe encore dans presque toute son intégralité, quelques trouées seulement y ont été pratiquées par le passage des rues. Vingt-cinq tours en saillie

flanquaient la muraille de l'enceinte fortifiée. Certaines de celles-ci portent un nom les voici :

- La tour Margot du Fayt située sur les Boulevards, la plus curieuse, elle est de forme hexagonale, c'est à cet endroit qu'eut lieu, dit la légende, l'apparition de saint Ursmer, sur les remparts lors du siège de 1545.

- La fausse tour, la plus petite de l'enceinte.

- La tour du vieux cimetière, constitue un précieux document de l'histoire militaire de nos régions. Celle-ci s'ouvre, vers l'arrière de la muraille, sur une baie voûtée en arc bombé et aménagée dans l'épaisseur de la courtine sur le chemin de ronde. Cet élément est unique dans l'ensemble des fortifications de Binche.

- La grosse tour. Elle se situe au fond de la cour de l'académie de musique. Devant la grosse cour s'étendait un vaste étang poissonnier, dont le but primordial était d'alimenter la population et de défendre le rempart.

- La tour de ferme ou tour de la sorcière. La "ferme" était l'endroit où étaient gardés les coffres des chartes et privilèges de la ville. Un compte de 1554, indique qu'elle servait aussi d'entrepôt de poudre. On y enfermait aussi les femmes accusées de sorcellerie. Ses murs ont trois mètres d'épaisseur.

3. Les halles

Les halles établies à Binche, remontaient à une époque fort ancienne ; il en est déjà question dans une charte datant de 1229.

Ces halles ne constituaient pas une propriété communale, elles appartenaient au comte de Hainaut, à titre bien domanial. Elles étaient contiguës à la maison de ville.

Ces marchés couverts ressemblaient à de vastes hangars. Il y avait, à Binche, un compartiment réservé aux marchés des céréales et plusieurs autres où se vendaient les produits de nos principales industries : la draperie, la friperie, la tannerie, la corroierie, la cordonnerie. À côté, se tenaient les bouchers et les boulangers. Le marché aux grains occupait la plus grande partie du rez-de-chaussée.

4. L'hôtel de ville

Situé au cœur de la Grand-Place, il fut le témoin de bien des événements binchois.

On ne possède aucune certitude sur la date d'édification. Le bas du beffroi en grès de Bray ainsi que la façade aux trois porches gothiques en arc brisé, attestent une bâtisse du XIV^{e} siècle. La tour rectangulaire du beffroi, en briques dans sa partie supérieure, a sans doute été refaite à la fin du XVI^{e} siècle.

La façade est ornée de cartouches porteuses d'armoiries, d'armes ou d'emblèmes de Charles Quint, de Marie de Hongrie et de la ville. L'hôtel de ville dut subir trois

restaurations. L'intérieur se compose de trois salles importantes pour le visiteur : la Salle des Pas Perdus (ancienne halle aux viandes), la Salle des Mariages et la Salle du conseil.

5. La chapelle de l'ancien cimetière

La modeste chapelle de l'ancien cimetière est de style ogival. Les deux millésimes que l'on peut y découvrir, l'un 1537, au frontispice de l'oratoire, l'autre, 1613, sur une pierre bleue de la porte d'entrée indiquent les dates des deux restaurations de l'édifice. Les murs latéraux sont ornés de magnifiques lambris de chêne finement sculptés remontant à la construction primitive. La chapelle renferme des pierres tombales fort anciennes et plusieurs monuments funéraires très intéressants. La chapelle de l'ancien cimetière de Binche forme un ensemble complet, tant au point de vue de la construction que de l'ameublement et de la décoration. C'est probablement le seul spécimen dans les édifices de ce genre, conservé intact dans notre pays.

6. L'église des Récollets

À une date imprécise, dans le courant du XVII^{e} siècle, les Récollets quittèrent le couvent de Cantimpret et vinrent s'établir à proximité de la porte de la Sablonnière. Les bâtiments qui existent encore encadrent de trois côtés la chapelle actuellement dénommée " église du Saint Sacrement". Le chœur porte à l'extérieur le millésime 1707. La corniche en pierre et les fenêtres sont du style de l'époque. L'autel provient de la chapelle castrale que fit construire Marie de Hongrie après l'incendie de 1554. Le couvent des Récollets est actuellement occupé par des religieuses du Saint Sacrement.

7. L'hôtel des postes

Il a été construit en 1896. Ce monument fut dégagé il ya quelques années et mis en valeur par quelques modifications très heureuses apportées au tracé des rues environnantes.

8. La Collégiale Saint-Ursmer

C'est un édifice primitif, de style roman-byzantin, érigé au XII^{e} siècle. En 1409, lorsqu'elle acquit le titre de collégiale et fut dédiée à Saint-Ursmer, elle fut agrandie. Le trésor de l'église était considérable à la fin du XVIII^{e} siècle : des œuvres d'art, un magnifique joyau contenant un os de la jambe de Saint pierre et qui avait été donné à saint Ursmer lui-même en 1691 par le pape Sergins III, lorsque celui-ci le sacra Évêque-missionnaire. Cette pièce d'orfèvrerie en forme de bras est faite de plaques d'argent martelées et clouées. Elle est ornée de cristaux. C'est un magnifique et précieux spécimen de l'art roman du XII^{e} siècle. Un deuxième reliquaire en forme de bras contient des reliques de saint Jacques, saint Thomas, saint Adrien ainsi que des cheveux de la Vierge et de saint Pierre. Les reliques font partie du trésor de la collégiale Saint-Ursmer.

9. Justice de Paix

Cet édifice a été élevé en 1902. Il se dresse au centre de l'artère principal de la ville. S'il n'est pas de proportions énormes, il n'en constitue pas moins un véritable petit bijou architectural. Sa façade, en grès de Bray, est d'une grande pureté de ligne et les sculptures qui l'ornent sont d'une finesse exquise. Une statue en bronze doré représentant la justice repose dans une niche. Le bas-relief en bronze, placé au-dessus de la porte, représente les armes de la ville.

10. La gare

Bel exemple du style néo-gothique à la mode à l'aube du XX^{e} siècle, la gare eut comme architecte pierre Langerock, le prestigieux restaurateur de l'hôtel de ville et de la collégiale. Elle illustre fort bien la prospérité et le renouveau économique dont bénéficia Binche pendant toute cette période, sous le mayorat du sénateur Eugène Derbaix.

V. LES INDUSTRIES BINCHOISES

1. Foires et Marchés

Une foire aux chevaux et aux bestiaux avait lieu le 16 de chaque mois, ou le lendemain, si le 16 était un jour férié, cette foire Otait une des plus importantes du pays.

La visite des chevaux et des bestiaux se faisait, en 1897, par Monsieur Bouzin, médecin-vétérinaire à Binche.

Les marchés au beurre, fromage, œufs, fruits, légumes, volailles...avaient lieu tous les jours de la semaine sur la Grand-Place. Aujourd'hui, le marché a lieu une fois par semaine, le samedi, sur la Grand-Place.

2. La Draperie

Parmi les branches de l'industrie et du commerce dont s'occupaient les Binchois au Moyen-Age, la draperie, qui avait pris un grand développement dans la première moitié du XIII^{e} siècle, vient au premier rang.

Afin d'augmenter les avantages qui leur revenaient de la prospérité des manufactures, les comtes de Hainaut eurent soin de doter de privilèges spéciaux la corporation des drapiers de Binche La halle appartenait à ces princes. Plus était grand le nombre des étalages occupés par les marchands, plus était élevé le revenu qu'ils en retiraient.

À partir de 1745, la fabrication des étoffes, à Binche, tomba en décadence de telle sorte que, vers le milieu du XVIII^{e} siècle, on ne trouvait plus que trois ou quatre métiers qui fonctionnaient pendant une partie de l'année.

3. Les Brasseries

La fabrication de la bière constitua, dans notre cité, une branche assez importante d'industrie et de commerce.

En 1265, plusieurs brasseries de Binche fournissaient aux consommateurs de la "goudale" et de la "cervoise».

Au XVI^{e} siècle, une des brasseries de Binche était tenue par Simon le Cocq, qui fit en 1550, pour le compte de Marie de Hongrie, une livraison de huit tonneaux de cervoise.

En 1635, on constate l'existence de quatre brasseries : celle de l'hôpital Saint-Pierre, celle de la "caillerie" exploitée par Jean du Puich et pierre Legrand, celle de Philippe Posteau, située hors de la porte Saint-Paul, et celle de Mathieu Raucroix tenant au moulin Saint-Paul.

En 1887, notre ville renferme cinq brasseries qui fournissent une bière excellente.

De 1909 à 1914, les produits de nos brasseries étaient importants. Il y avait trois malteries, fabriques de malt, orge germée artificiellement, séchée et réduite en farine pour la fabrication de la bière : Leroy, rue de Merbes, Roulez, Faubourg Saint-Paul et Hauchamp, avenue Wanderpepen.

Les trois brasseries Leroy, Paternotte et Meunier, utilisaient annuellement 500.000 kg de malt, ce qui était énorme pour l'époque.

Toutes ont disparu. Mais de nos jours, un jeune binchois a voulu renouer les traditions et produit une bière selon une ancienne recette. Elle porte, tout naturellement, "la binchoise".

4. La Dentellerie

La confection de la dentelle fut très prospère à Binche et sa renommée dépassa nos frontières.

En 1738, le travail est intense et on compte pour la ville 13 dentellières ayant à leur service 134 ouvrières.

À l'origine, les produits de Binche ne se distinguaient pas des dentelles confectionnées à Valenciennes. En effet, la dentelle de Binche avait la même origine que celle de Valenciennes et, comme elle, fut importée du Hainaut français au commencement du XVII^{e} siècle. À cette époque, la ville de Valenciennes faisait partie de l'ancienne province belge du Hainaut ; il est donc tout naturel que la dentelle fabriquée par les ouvrières de Valenciennes, et qui s'était déjà transportée à Ypres, se soit également introduite à Binche et dans les villages environnants.

Avec le temps, des différences marquées s'établirent entre les deux dentelles. Dans la Valenciennes, le fond à maille prend rapidement une assez grande importance et le point de neige n'intervient plus que dans les jours. Le fond de la dentelle de Binche est, au contraire, tout au point de neige, sauf dans les jours, où il est parfois fait usage d'un tissu à petites mailles rondes coupées par des barrettes de toilé ; de plus, aucun cordonnet n'entoure les ornements en mat et la dentelle de Binche s'exécute en fils continus.

La dentelle de Binche était d'une finesse tout à fait extraordinaire. Elle fut en vogue avant la révolution française.

Dans les Misérables de Victor Hugo, le vieux grand-père fouille dans une armoire et en tire « une ancienne garniture de guipure de Binche » pour la robe de cosette. Ailleurs, Victor Hugo raconte que dans sa jeunesse, il a vu de la guipure de Binche de toute beauté.

Et Antoine Carlier, l'auteur de cet article précise : "lorsque j l'industrie de la dentelle était florissante, les dentellières de Binche ornaient les costumes carnavalesques et leurs gilles de leurs plus beaux points. C'est à cette gracieuse coutume que le carnaval de Binche doit une partie de sa réputation."

En effet, à cette époque, les Gilles portaient une énorme collerette en dentelle de Binche ; ils en mettaient à leurs manches et en ornaient jusqu'aux guêtres qui emprisonnaient les jambes.

De 1834 à 1850, le fabrication de dentelles donna à la population une activité surprenante. Vers 1835, il parait que les demoiselles Souris de Binche importèrent une partie de l'industrie dentellière à Mons. Elles y fondèrent une école qui reçut les encouragements de la reine Louise Marie.

Actuellement, une dizaine de dentellières sont capables de réaliser à la perfection le point de Binche. Mais leur enthousiasme suscite l'émulation puisque nonante élèves suivent les cours de dentelle "traditionnelle" à l'école industrielle de Binche.

Cette année, deux nouveaux cours ont été ouverts : une classe de recyclage concernant la dentelle à fil coupé et accessible à toutes les dentellières expérimentées a enregistré dix inscriptions ; un atelier de dentelle contemporaine dirigé par Mme Catherine Parfait-Maze, une dentellière binchoise lauréate de nombreux prix en Belgique et à l'étranger, a attiré toutes celles qui comparent la dentelle à la sculpture.

5. La Meunerie

Au XIII^{e} siècle, la meunerie avait acquis à Binche un développement assez considérable pour cette époque. On comptait alors sept moulins en activité, tant pour la farine que pour le tan, écorce du chêne, d'un brun roux, réduite en poudre pour le tannage des peaux.

Ces moulins étaient : le moulin de Waulaine, celui de Jehan le Mosnier, le moulin à David, le petit moulin de Melyon, le moulin de Dessous-le-Mont, celui de Parchegnies et le moulin de Seluele (ancien nom de la porte Saint-Paul).

Les Binchois qui faisaient moudre leurs grains dans ces usines y devaient le droit de banalité, dont le produit se partageait entre les comtes du Hainaut et ses "parceniers".

Dans les siècles suivants, il n'est plus question que de trois ou quatre moulins. En 1442, on mentionne le moulin à cheval situé dans la basse-cour de l'Hôtel de la Salle ; les moulins Saint-Paul, Saint-Jacques, de Dessous-le-Mont et le moulin à vent situé près de la métairie de Saint-Berger sont fréquemment cités pour les comptes du domaine de Binche. Ce dernier avait été construit en 1547, par ordre de la reine Marie de Hongrie.

LE MOULIN DE BUVRINNES

S'il faut en croire certains documents de l'époque, en période de sécheresse, les moulins à eau de Binche ne pouvaient fonctionner. C'est la raison pour laquelle en 1750, il fut décidé de construire un moulin à vent, près de Binche, à Buvrinnes.

Cependant, la construction de ce moulin à vent ne mit fin aux difficultés des moulins à eau de Binche. En effet, dans un document de 1788, il est précisé :"...la meunerie de Saint-

Vaast, grâce à ses deux couples de meules, a l'honneur de servir à demi- mouture les moulins de Sa Majesté à Binche, durant la calamiteuse sécheresse".

LE MOULIN SAINT-JACQUES

Le Pont de Bouzarte situé au Faubourg Saint-Jacques, constituait une sorte de digue percée d'ouvertures, commandée chacune par une vanne. Ces vannes en fermant les pertuis, étranglement d'un fleuve, retenaient les eaux qui allaient se jeter par un canal artificiel, un "faux rieux'. (1575), une fausse rivière, dans un autre bras de la Samme plus à l'est, en bordure du glacis au pied des remparts.

Ce pont-barrage, heureusement situé au confluent du ruisseau de l'abbaye et de la Samme, servait donc, comme son frère le Pont Saint-Paul, à régulariser le débit d'eau de la Samme. Sur cette dernière, en aval du pont de jonction du canal et de la rivière se trouvaient les moulins Saint-Jacques, des moulins jumeaux qui appartenaient au Comte de Hainaut : l'un servait à moudre le grain, et le second servait au traitement du tan.

LE MOULIN SAINT-PAUL

Les moulins font parler d'eux quand ils deviennent insalubres. En séance du Conseil Communal du 22 mars 1869, un rapport rendait compte de l'état d'insalubrité du Faubourg Saint-Paul par suite du chômage de l'usine appartenant à Mr. de Haussy, une fabrique de tan. L'autorisation d'établir un barrage sur la rivière Princesse avait été accordée au propriétaire du moulin. Dès le 1er juin 1848, le moulin ne fonctionnait plus : l'état des lieux était très préjudiciable aux habitants de la ville et surtout à ceux du Faubourg Saint-Paul, à cause des miasmes qui s'échappaient du bief, les égouts de la ville s'y déversant et les eaux ne se renouvelant plus. En effet, l'arrêt du moulin ne permet plus aux eaux de passer dans le ruisseau de décharge : ce ruisseau était devenu un foyer d'infection.

On décida alors de retirer à Mr. de Haussy la concession qui lui avait été accordée d'établir un barrage sur la rivière puisque depuis 20 ans, son usine ne fonctionnait plus.

Ainsi, le lieu-dit "Pont d'Arcole" vit sa destinée première .lui échapper des mains... Il subit le même sort que ses confrères.

6. La Verrerie

La construction du chemin de fer du Centre, inauguré le 2 août. 1857 par le duc de Brabant, la proximité des charbonnages établis le long de cette voie ferrée, ne tardèrent pas à favoriser l'installation d'industries nouvelles.

Le 27 décembre 1894, la société anonyme des Verreries de Binche sollicitait l'autorisation d'établir une machine à vapeur avec chaudière dans son usine sise Hameau de Versailles. L'autorisation fut accordée aux conditions, entre autres, que la machine ne soit mise en activité qu'après que le fonctionnaire chargé de la surveillance des appareils à vapeur ait constaté, par un procès verbal, qu'elle satisfait en tous points aux prescriptions du règlement.

Sous Albert Ier (1909-1914), la verrerie occupait de trois à quatre cents ouvriers ; elle fabriquait les verres à vitres et les verres opales. Ses produits s'exportaient principalement en Angleterre, aux États-Unis, aux Pays-Bas eu au canada.

La guerre 14-18 contraignit la verrerie à fermer ses portes qui ne se rouvrirent qu'en novembre 1919.

Mais la reprise fut difficile : le déclin s'amorçait déjà. en 1922, le verrerie à bouche cessait ses activités tandis que la verrerie mécanique commençait à s'implanter.

Les verreries n'en finissaient pas de se moderniser et le 17 août 1925, elles demandèrent d'installer une chaudière à vapeur de 6 m2 de chauffe. Suite au procès-verbal de l'enquête de commodo-incommodo, quelques propriétaires et locataires des maisons et terrains avoisinants s'opposèrent à son installation, à cause des risques d'explosion et d'incendie. Néanmoins, par la stricte observation des conditions posées pour l'octroi de l'autorisation, on pouvait parer à ces dangers : la chaudière à vapeur prit donc place dans les établissements.

Malheureusement, son utilisation s'avéra éphémère : en 1931, suite à son entrée dans le trust des verreries, toute fabrication fut suspendue.

L'expansion rapide de cette industrie avait fortement contribué au développement du quartier de la Gare. Rudes buveurs, les verriers favorisèrent l'implantation d'estaminets.

C'est aussi aux verriers que nous devons la venue à Binche des "Géants des Alpes". Ces géants débonnaires se produisaient en compagnie de nains, soit à l'occasion de la foire d'hiver, soit dans le petit café installé, jadis, entre l'hôtel de Ville et le Théâtre actuel.

Hélas, la verrerie a rejoint les brasseries, la cordonnerie, la dentellerie, toutes ces vieilles industries jadis si florissantes, qui n'appartiennent plus aujourd'hui qu'au passé de notre cité.

7. Les Chapeliers et Bonnetiers

En 1764, les fabriques de chapeaux, au nombre de quatre, en produisaient annuellement 3.000 tant pour hommes que pour enfants. On y employait douze ouvriers.

Les chapeliers importaient leurs matières premières de Bruxelles et d'Anvers. Ils payaient à titre d'impôt, le droit du 60e. Leurs chapeaux étaient marqués aux armes de la ville de Binche, tandis que ceux de l'étranger portaient les armes du souverain. Les marchands fréquentaient les foires de Soignies, du Roeulx, de Braine-le-Comte, de Beaumont et de Merbes-le-Château.

Il n'y avait alors qu'une bonneterie dont la fabrique possédait trois métiers. Elle remontait à une époque fort reculée. On y fabriquait par an plus de 400 paires de bas.

8. La Confection

Aucun document officiel no ouvrage historique ne précise l'origine de cette industrie. Elle semble avoir pris naissance dans le courant du XIX^{e} siècle. Son implantation a pu être favorisée par l'existence, au Moyen-Age, d'un artisanat de la draperie.

Ainsi, les tailleurs binchois étaient déjà fort nombreux à la fin du XVIII^{e} siècle, mais ils étaient uniquement des artisans qui travaillaient à domicile sur commande de particuliers.

Ce nombre élevé de travailleurs à domicile s'explique par le caractère même du Binchois libre et indépendant, il s'accommodait mieux du travail à domicile qu'à la sujétion de l'atelier.

En 1835, la machine à coudre était encore inconnue. Nos artisans n'avaient à leur disposition qu'un outillage rudimentaire pour effectuer leur travail : simple planche de bois fort épaisse, un fourneau pour chauffer les fers et une paire de ciseaux. C'est en 1845 seulement, qu'Elias Howe, artisan américain, inventa la machine à coudre.

Pendant la première guerre mondiale, nos industries de la confection contribuèrent à l'habillement des soldats de l'armée belge. De nombreuses expéditions furent faites par chemin de fer.

Après le ralentissement provoqué par la guerre, l'industrie binchoise continua sa progression : l'exportation vers les Pays- Bas, l'Angleterre, la Scandinavie et l'U.R.S.S. devint plus fréquente.

Les tissus et autres fournitures sont coupés à l'atelier ; on y ajoute les accessoires et le tout est remis à l'ouvrier qui vient en prendre livraison et qui confectionnera le vêtement chez lui. Ces vêtements sont dits de confection c'est-à-dire qu'ils sont confectionnés en séries, les tailles étant supposées normales car les mesures du client ne sont pas relevées.

Malheureusement, devant l'ampleur de la clientèle et du fait de l'introduction sur les marchés extérieurs de nos produits, plusieurs petites entreprises familiales se trouvèrent dans l'obligation de rompre avec les moyens de production traditionnels et de se mécaniser.

Les premiers essais d'industrialisation de la confection eurent lieu en 1913.

La fabrication complète en usine fut totale une dizaine d'années plus tard et des centaines de vêtements sortirent alors, journellement, des firmes binchoises de confection.

9. La Cordonnerie et l'industrie du Cuir

L'industrie du cuir avait pris une très grande extension. Les tanneries étaient nombreuses Jenhot, Rue de Robiano (actuellement tannerie Lefèvre), Thiberghien, rue de l'abattoir (actuellement tannerie Roussel), Lebrun, rue des tanneries, Sebille-Polet, rue St-Paul, Michel Devergnies, rue de Mons. Le cuir s'exportait principalement dans les pays balkaniques, en Allemagne, en France, aux Etats-Unis et aux Pays-Bas. Il y avait aussi une mégisserie (winance), installée rue Sainte-Aumône. La cordonnerie comptait six fabriques importantes : Hupin-Sebille, rue de la Régence, Evence Navez, rue de Charleroi,

Goffaux- Legrand, rue st-Jacques, Cambier-Degrèves, rue de Robiano, Geuse Jean, Grand'rue, Vandenbosche Abel, rue de Biseau. En 1880, le nombre d'ouvriers cordonniers atteignait 400. Le grand essor de la cordonnerie, à Binche, se place entre les années 1885 et 1895. À partir de cette époque, cette industrie commença à décliner au profit de l'industrie du vêtement.

VI. L'ENSEIGNEMENT À BINCHE

1. Le réseau des écoles publiques à Binche

La "guerre scolaire", qui sévit depuis 1878, met fin à la collaboration constructive des autorités civiles et religieuses dans le domaine de l'éducation de la jeunesse.

La rivalité politique détermine le développement de deux réseaux d'institutions, qui se disputeront les élèves et s'ignoreront mutuellement.

À Binche, les libéraux, qui ont rallié à leur idéologie le bourgmestre Gustave Wanderpepen, ouvre des écoles publiques, primaires et moyennes, pour enlever à l'enseignement confessionnel le monopole de fait qu'il détenait précédemment. Désormais, les administrateurs communaux, même d'opinion catholique, seront amenés à s'intéresser aux écoles parallèles pour respecter le libre choix des parents.

Les écoles primaires et gardiennes communales

Une école primaire pour garçons a déjà été ouverte en octobre 1877, à la rue des Archers. Cette première école communale a suscité les réactions hostiles des catholiques, mais elle a été accueillie avec satisfaction par de nombreuses familles.

En 1879, se fondant sur la nouvelle législation scolaire, que les catholiques appellent la "lois de malheur", le conseil communal 4écide de reprendre aux Dames du Sacré-Cœur les bâtiments du couvent des Récollets où elles avaient été appelées en 1822 pour fonder une école primaire destinée aux filles. Un an plus tard, cette école devenait communale et laïc.

En 1881, le bourgmestre Wanderpepen annonce la création prochaine d'autres écoles dans les divers quartiers de la cité.

L'asile des Sœurs de l'Enfant-Jésus, ouvert dans les annexes des Hospices civils, à la rue st Paul, est aussi l'enjeu de la lutte entre les partis. La loi de 1879 provoque la panique parmi les religieuses qui se sentent menacées d'expulsion ; leurs partisans s'en prennent à monsieur Leclercq président du conseil d'administration des Hospices, et obtiennent la promesse de sauvegarder l'asile des bonnes Sœurs. Mais la majorité, au conseil communal, exige la conversion de l'école en une institution conforme à la loi. Le 1er octobre 1879, l'école laïcisée, accueil 230 enfants, et la direction est confiée à Éléonore Spée aussitôt en butte aux critiques passionnées des défenseurs des religieuses.

C'est dans un climat injustifiable d'intransigeance que l'enseignement communal s'organise ainsi, à côté des écoles catholiques.

Mais le succès des premières années ne se prolonge guère. À .partir de 1884, les élections ayant rendu la majorité aux catholiques, la population scolaire des établissement publics ne progressent plus. Et même, l'école gardienne laïque est supprimée, le 23

décembre 1885, par décision du collège échevinal. Quelques libéraux athées décident alors de remplacer l'asile communal par une école libre-laïque : ils s'installent le 15 juin 1886, à la rue Fontaine, et y réunissent à leurs frais une cinquantaine d'enfants. À la fin du siècle, cette école s'accroit d'une section primaire ; elle est ensuite transférée à la rue de la Halle-aux-Filets, puis à la rue de la Régence où elle fonctionnera jusqu'en 1969. À cette date, elle sera réunie à la section primaire de l'école moyenne féminine de l'état.

Une autre école communale pour garçons est édifiée à la rue st Paul en 1926 et se développe pendant une vingtaine d'années ; elle sera incorporée à l'athénée royal de l'État, sous forme de section préparatoire en 1959. Quant à l'école primaire féminine r- 1de la rue des Archers, elle sera annexée à l'École Moyenne officielle en 1960.

Depuis 1945, trois école gardiennes communales ont été créées dans divers quartiers, chacune comportant deux classes. Elle se situe à la rue de la Pépinière, à la rue de Versailles, et à la Cité-jardin de Battignies.

Les institutions secondaires

Après la suppression du collège Saint-Augustin, en 1880, et le départ des prêtres enseignants, le bourgmestre Wanderpepen installe dans les locaux disponibles une École moyenne communale avec un pensionnat. Les cours y commencent le 4 octobre 1880, sous la direction de V. Delcroix ; le corps professoral est composé de deux régents pour la section moyenne commerciale, et de trois instituteurs pour les classes primaires.

Dans l'ancien couvent des Récollets, que les Dames du Sacré-Cœur ont dû quitter en 1880, le bourgmestre ouvre une École moyenne pour filles. Ces deux écoles communales deviennent des Écoles moyennes de l'État, à la suite de la publication de la loi organique du 19 juin 1881, qui remanie les structures de l'enseignement et prévoit la création d'athénées et d'écoles moyennes officielles. Les administrateurs libéraux de la ville étaient heureux de se décharger partiellement de l'entretien financier de leurs écoles, en les cédant à l'état.

L'école moyenne féminine ne parvient pas à se maintenir ; dès 1881, elle se réduit à une simple école primaire et est supprimée à la demande du conseil communal par l'arrêté royal du 9 septembre 1889. Par contre, l'École moyenne des garçons s'étend.

Après la première guerre mondiale, l'École moyenne reprend son essor. En 1928, les filles sont admises dans les classes masculines ; en 1933, une classe séparée est organisée pour elles et, les années suivantes, d'autres classes s'ouvrent progressivement. En 1935, à côté de la section moyenne générale, le cycle des humanités classiques est amorcé ; deux ans plus tard, l'école devient Athénée royal dotée du cycle complet des humanités classiques et modernes.

Les classes féminines sont détachées de l'Athénée en 1949, et une École moyenne pour filles, après une période transitoire, s'installe dans une propriété située aux pieds des remparts. À la section moderne s'ajouteront ensuite le degré inférieur des humanités anciennes -les filles étant admises à poursuivre leurs études à l'Athénée -et une section technique de coupe et de couture.

L'Athénée absorbe les écoles primaires communales de la rue st Paul et de la rue des Archers. La population estudiantine s'accroit de l'apport d'élèves venus des environs. Les locaux de l'ancien collège deviennent insuffisants pour les 600 élèves. Le ministre de l'Éducation nationale autorise l'édification de pavillons préfabriqués dans le nouveau quartier qui surgit au nord de la ville ; il vient ensuite poser la première pierre d'un nouveau complexe scolaire.

L'Athénée élargit l'éventail de ses sections secondaires dans les nouveaux locaux ; les bâtiments des Augustins, voisins de la collégiale, n'abritent plus que des classes primaires et gardiennes, en attendant d'être affectés au Musée communal, que la cité se doit de posséder. En septembre 1969, le ministre socialiste de l'Éducation nationale autorise l'ouverture d'un internat pour garçons provisoirement aménagé à la rue de Versailles.

Les autres institutions publiques d'enseignement

L'essor économique de la ville, spécialement dans le secteur de la confection de vêtements masculins explique la création d'une institution technique qui se dédouble ensuite en deux écoles spécialisées. D'autre part, deux Académies accueillent les jeunes doués de talents artistiques ou musicaux.

L'École industrielle et commerciale est da à l'initiative prise en 1899 par le conseil communal pour offrir aux jeunes et aux adultes une formation professionnelle adéquate. Elle organise des cours du soir et du dimanche pour le commerce, les langues vivantes, le dessin industriel, puis aussi pour la sténodactylographie et la confection des vêtements. Après la première mondiale, l'École se développe à la rue des Archers et compte généralement une centaine d'élèves. Monsieur A. Daloze ajoute aux sections antérieures un atelier d'apprentissage de plein exercice, destiné aux apprentis tailleurs d'habits. En 1950, Monsieur Gabriel Dufrasne préside à l'expansion de son établissement création de la section Dentelles de Binche, transformation des cours de sténodactylographie en une section technique de secrétariat, élargissement des cours de langues vivantes, reclassement des sections de comptabilité et de secrétariat au niveau du secondaire supérieur. En 1965, à côté des anciens locaux insuffisants, un vaste bâtiment est édifié qui accueille bientôt plus de trois cents élèves soit dans l'École industrielle et commerciale, soit dans le nouvel Institut de la Confection qui lui a été adjoint.

Cet Institut est issu, en 1955, de l'atelier d'apprentissage, mentionné ci-avant. Il propose une formation professionnelle secondaire de plein exercice, comportant trois années de degré inférieur et trois de degré supérieur, pour la confection de vêtements masculins et le travail mécanique. Il accueille les élèves des deux sexes. Outre les cours du jour, il offre aussi les cours du soir à horaire réduit, de niveau secondaire inférieur et supérieur, pour la coupe, la couture et la confection mécanique. L'Institut est patronné par le province du Hainaut.

L'Académie des Beaux-arts a été organisée en 1946 dans un bâtiment situé en bordure de la Grand-Place ; elle succède à l'École de peinture qui s'était formée dès 1923 à l'initiative d'artistes binchois. Elle offre des cours à horaires réduits, pour l'étude de la peinture artistique et professionnelle, pour divers métiers d'art, de publicité et d'étalagiste.

L'Académie de musique et de diction occupe les locaux de l'ancienne école primaire, à la rue Saint-Paul. Des maîtres spécialisés y enseignent, à horaires réduits, le solfège, la musique vocale et instrumentale, la diction et l'art lyrique.

2. Le réseau des écoles chrétiennes, depuis 1880

Les luttes scolaires de la fin du XIX^{e} siècle n'ont pas seulement suscité la création et l'extension des établissements communaux, provinciaux et nationaux, dans un esprit de neutralité philosophique. Elles ont, parallèlement, stimulé les partisans de l'enseignement chrétien à développer et à améliorer leurs écoles dites libres, qui ne cessaient pas de jouir de la confiance de la majorité des parents.

À Binche, tandis que les libéraux, groupés autour du bourgmestre Wanderpepen, ouvre des écoles publiques, les catholiques, animés par le doyen Declèves et ses successeurs, soutiennent les institutions chrétiennes existantes, puis en créent de nouvelles, avec le concours des Autorités diocésaines et religieuses. Le développement des écoles libres est d'autant plus remarquable, qu'il est entravé par les difficultés financières et matérielles, par les contraintes légales, et par les rivalités partisanes qui divisent l'opinion. Les institutions chrétiennes d'enseignement témoignent de l'idéal dont sont pénétrés les promoteurs ; elles ne vivront, jusqu'au pacte scolaire de 1958, que de leur soutien généreux et désintéressé.

Les écoles des Sœurs de l'Enfant-Jésus

L'asile que les chères Sœurs ont ouvert spontanément en 1859, dans les locaux des Hospices civils, à la rue Saint-Paul, avait obtenu le patronage financier de la ville. Il comptait, en 1879, près de 500 petits, et jouissait de l'estime générale. C'est alors que le conseil communal devenu libéral décide de supprimer cette œuvre confessionnelle : les Sœurs sont remplacées par des institutrices laïques et l'asile devient communal.

Le doyen Declèves sollicite, sans hésitations, l'aide des familles chrétiennes, pour la création d'un nouvel asile. Le 8 août, une propriété lui est gracieusement offerte au Faubourg du Posty. Le 22 septembre, les classes sont prêtes, meublées par les parents, et le 29 septembre, le nouvel asile accueille 460 enfants. En 1880, une chapelle y est érigée sous la protection de sainte Philomène. Pour caser tous les enfants, il faudra étendre les locaux ; en 1900, on recense 760 bambins, les uns dans les classes payantes, les autres dans les classes gratuites.

Au lendemain de la première guerre mondiale, le nombre d'élèves diminue sensiblement, mais en 1925, l'école Sainte-Philomène se repeuple. Les religieuses sont entourées de la vénération des parents, non seulement pour leur dévouement maternel mais encore pour leur compétence pédagogique.

En 1903, au moment des lois françaises d'expulsion des enseignants congrétionnistes, les sœurs de l'Enfant-Jésus sont amenées à ouvrir une seconde classe gardienne. Pour soulager l'asile Sainte-Philomène, surchargé d'élèves, la congrégation achète une propriété à la rue Saint-Jacques pour y établir un asile payant appelé communément l'asile Fontaine.

En 1908, une troisième école est inaugurée à l'avenue Burlet pour desservir le quartier de la station ; elle est placée sous la protection de l'Immaculée conception et compte quatre classes maternelles.

Enfin, à la demande du doyen J. De Meester, les Sœurs édifient, dans le quartier de Battignies, une succursale de l'asile Sainte-Philomène, L'École Saint-Joseph est inaugurée à la rue du Moulin, le 27 septembre 1934, et réunit 70 enfants dans ses deux classes gardiennes.

En 1925, pour répondre à la demande des familles, une classe primaire pour filles est annexée. l'asile du Posty ; dès 1920, l'asile Pontaine ajoute à ses trois classes enfantines, une classe primaire féminine et, un an plus tard, deux classes masculines, en collaboration avec le collège ; dès lors, la modeste école de la rue Saint-Jacques devient l'Institut de l'Enfant-Jésus et compte plus de 200 élèves. Enfin, l'école de l'Immaculée Conception joint à sa section gardienne, une section primaire féminine complète où l'on éduque près de 300 fillettes.

En mai 1940, notre pays est plongé dans la guerre et les sœurs se replient en France. Mais dès le mois d'août, elles regagnent Binche, et rouvrent les quatre écoles, malgré l'occupation allemande.

En 1957, les supérieures de la congrégation sont acculées à un regroupement des sœurs enseignantes dont le nombre ne cesse de diminuer. L'école de la rue Saint-Jacques est fermée. En août 1963, l'Institut de l'Immaculée conception est repris par les religieuses du Sacré-Cœur. En juillet 1967, les "chères Sœurs" abandonnent la ville de Binche, l'asile Sainte-Philomène est cédé aux frères et l'école Saint-Joseph devient une annexe du Collège Notre-Dame de Bon Secours.

La congrégation des Sœurs de l'Enfant-Jésus emporte la gratitude et les regrets de tous les Binchois, pour l'œuvre accomplie au service des enfants, pendant un siècle.

L'œuvre éducative des Frères des Écoles chrétiennes

L'école projetée par le doyen Famelard en 1840 et ouverte en 1843, s'est développée sans cesse jusqu'en 1878 ; elle compte, à cette époque six classes et bénéfice du patronage de la ville qui paie les traitements.

Les élections communales de 1878 portent au pouvoir une majorité libérale. En 1879, celle-ci décide de supprimer les subsides. Sans se laisser abattre, les amis de L'école constituent une commission de soutien afin de subvenir aux frais de fonctionnement. Grâce à des dons et des legs, la commission parvient non seulement à équilibrer le budget, mais encore à bâtir de nouveaux locaux. Au mois d'août 1881, avec l'accord du comité scolaire, les frères rétablissent la distinction entre la section gratuite (six classes) et la section payante (deux classes).

Les élections de 1884 ramènent au pouvoir une majorité J catholique, qui rétablit, le 23 décembre 1885, l'adoption au profit des classes gratuites. C'est alors que l'école se partage en deux écoles autonomes les classes payantes forment l'Institut du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle ; les classes gratuites constituent l'École Saint-Joseph.

Le cinquantenaire de la fondation de l'école est célébré en 1897 ; il est marqué par des festivités et des témoignages d'estime, qui soulignent la compétence et le dévouement des éducateurs, disciples de saint Jean-Baptiste de la Salle. Efficacement soutenue, l'école étend son rayonnement ; des travaux sont réalisés, grâce à des dons généreux ; en 1916, elle compte dix classes dont six sont gratuites.

Au sortir de la guerre, la régression de natalité se fait sentir, et en 1920, il faut fermer trois classes ; mais deux ans plus tard, la crise de recrutement est conjurée et toutes les classes sont rétablies, pour les 322 élèves inscrits. L'École obtient à ce moment le statut légal d'adoption par l'État, ce qui allège ses charges financières. En juillet 1922, le conseil communal achète un jardin appartenant à la famille Wanderpepen, en bordure des remparts, et le bourgmestre consent à céder une partie de ce terrain à l'école des Frères. Cette heureuse acquisition va permettre la réalisation d'une construction scolaire nouvelle. En décembre 1925, les élèves prennent possession de leurs classes aérées avec entrain. Jusqu'à le seconde guerre mondiale, ils peupleront tous les locaux.

L'invasion de notre pays, en mai 1940, oblige les Frères à suspendre leur œuvre. Mais ils rouvrent les classes, dès le mois de juin, en dépit des alertes et des intrusions militaires. En décembre 1944, les locaux sont réquisitionnés par les militaires-américains qui obligent les Frères à emprunter des classes de fortune à L'école Sainte-Philomène. Enfin, en septembre 1945, la vie reprend son rythme normal pour les 300 élèves.

L’institut du Sacré-Cœur

La congrégation des Filles du Sacré-Cœur de Jésus fut fondée à Mons en 1814.

En 1821, le clergé et les notables de la ville de Binche sollicitèrent la faveur de posséder des religieuses qui se consacreraient spécialement à l’éducation et à l’instruction des enfants pauvres.

L’administration de la ville offrit à Monsieur Ruesne, fondateur de l’Ordre, l’ancien couvent des Récollets. Le 22 mai 1822 eut lieu l’inauguration qui fut des plus solennelles. Dans l’église des Récollets rendue au culte, on célébra une grand-messe en musique. Pendant plus de cinquante ans, les religieuses du Sacré-Cœur exercèrent leur apostolat et surent conquérir la confiance des parents et la reconnaissance des enfants.

En 1880, les sœurs s’installèrent dans le nouveau bâtiment à la rue de Robiano qui leur offrait tout le confort et pouvait abriter un nombre considérable d’élèves. Le conseil communal les adopta en 1919 ; la réadoption fut votée le 18 février 1927 pour un terme de dix ans puis renouvelée en 1946. Mais en 1952, la nouvelle administration refusa de leur allouer les subsides anciens.

Bien que cette mesure aggravât les charges de l’école, celle-ci continua de travailler avec le même dévouement.

En 1947, la section de prolongation scolaire créée depuis 1937 avait été supprimée comme partout où elle existait. En 1948, de nouveaux cours avaient été établis ; confection pour hommes et pour dames, sténodactylographie ainsi que des cours

commerciaux. En septembre 1955, la Congrégation des Filles de Marie du Sacré-Cœur fut absorbée par celle des Filles de Marie de Paridaens. Le nombre d'élèves s'accrut d'année en année. Les sections d'humanités gréco-latines homologuées s'ajoutèrent au cycle des humanités modernes inférieures. En juillet 1956, les Filles de l'Enfant-Jésus de Lille ont été rappelées par la Révérende Mère de Lille. Le « Petit Collège » de la rue Saint-Jacques et leurs élèves sont venus renforcer la population scolaire. Une section gardienne s'est ouverte au début de l'année scolaire1956-1957. Enfin, en septembre 1963, les classes de l'Immaculée Conception, avenue Jean Derave, sont devenues classes sectionnaires de l'école libre de la rue Robiano. Actuellement au grand complet, l'école compte plus de huit cents élèves.

Le collège Notre-Dame de Bon Secours

Au mois de mars 1880, le conseil communal libéral avait décidé de mettre fin au régime hybride du collège Saint-Augustin, à la fois propriété de la commune et financièrement à sa charge, d'une part, et d'autre part cédé pour l'enseignement au clergé diocésain, sous l'autorité de l'évêque de Tournai. Les prêtres enseignants avaient reçu l'ordre de quitter les bâtiments, voisins de la collégiale, à l'échéance du préavis de six mois, c'est-à-dire à la fin de l'année scolaire. À l'ancien collège épiscopo-communal devaient succéder deux établissements parallèles : l'école moyenne (qui s'élargit ensuite en athénée) et un nouveau collège, épiscopal et libre.

Dès le lendemain de la décision prise par les libéraux, le doyen Declèves et le principal Vandenborre, en accord avec leur évêque, se mettent en quête d'une propriété assez vaste pour édifier un collège. Ils font l'acquisition de la propriété de la famille Mabille, située à la rue de Merbes, couvrant 60 ares de terrain.

Pour permettre la reprise des cours en octobre 1880, on se met aussitôt au travail. En six mois, dans la fièvre, s'élève un bâtiment massif de quatre étages. Cet édifice comporte, en rez-de-chaussée, une salle d'étude, in réfectoire et des cuisines ; au premier étage, les classes ; au second, un dortoir pour les internes ; et sous les combles, une chapelle, au sommet d'un escalier en chêne de 90 marches.

Bien que les derniers travaux ne soient pas terminés, le transfert de la communauté des maîtres et des élèves s'accomplit au mois d'octobre 1880 ; et l'année scolaire commence à une date presque normale. En attendant la fin des travaux intérieurs, les élèves se logeront dans tous les recoins disponibles, partageant ainsi l'inconfort des professeurs dans le "château blanc".

Les vingt premières années du collège binchois furent pénibles : le recrutement des élèves restait médiocre en nombre, et les difficultés financières paraissaient insurmontables ; les autorités diocésaines doutaient de la viabilité de cette maison, et songèrent plusieurs fois à supprimer le cycle supérieur des humanités, pour ne conserver qu'une école moyenne et primaire. Grâce à la ténacité des professeurs, et au soutien des familles, le collège menacé parvint à surmonter la crise de croissance.

La direction est confiée à l'abbé Adolphe Mercier, qui était déjà, et qui reste responsable de l'école normale de Bonne-Espérance. Dans les intentions de l'évêque, il s'agissait de préparer l'implantation à Binche de cette école normale, dont le

fonctionnement encombrait le séminaire et provoquait des complications administratives. Mais les catholiques binchois, soucieux de garder intact leur collège d'humanités, s'y opposèrent-avec énergie.

Pourtant, l'établissement parait peu viable à ses débuts ; des neufs maitres de l'ancien collège Saint-Augustin, le principal Mercier n'en conserve que six, auxquels vient se joindre ensuite un jeune prêtre ; trois d'entre eux se partagent les classes latines, groupées deux à deux, trois autres enseignent la section moyenne générale, et le dernier est surveillant. La population estudiantine oscillera, jusqu'à la fin du siècle, autour de la centaine, y compris les jeunes des trois sections préparatoires ; c'est-à-dire que les classes ne sont pas fournies ; certaines même sont désertes, selon les années.

Bien des parents hésitent à confier leurs enfants à un collège si modeste et préfèrent les envoyer au séminaire de Bonne-Espérance ; d'autres se laissent attirer vers l'école moyenne officielle. Les polémiques de presse jettent le trouble dans l'opinion. Cependant, en 1882, le collège enregistre avec fierté les premiers succès universitaires des six élèves sortis de rhétorique. Le nombre de ces succès ne fera que croitre par la suite, témoignant de la valeur de la formation assurée par les maitres ecclésiastiques, que certains dénigraient parce qu'ils n'étaient pas porteurs de diplômes supérieurs. Selon la Li tradition de l'ancien collège, le principal Mercier termine l'année scolaire, en août 1881, par une séance solennelle de distributions de prix. À cette séance, les ainés présentent un drame historique " La mort de Louis XVII" dont l'interprétation fut excellente, s'il faut en croire le compte rendu de la presse locale. Les années suivantes, ces représentation seront continuées, et toujours appréciées par les parents.

En 1886, après deux années de professorat dans la maison, l'abbé Paul Bastin est nommé principal à l'âge de 26 ans. Le jeune supérieur multiplie les efforts pour repeupler la section des humanités classiques ; il transforme les moyennes en section professionnelle, conforme aux récentes prescriptions légales. Mais les difficultés de recrutement et de budget sont telles, que l'évêché songe à nouveau à supprimer les classes latines. Le principal tient tête, et parvient en 1889 à amorcer une légère amélioration ; les professionnelles sont prolongées par une quatrième année et le cycle des latines atteint la classe de poésie ; l'année suivante, l'abbé Bastin ouvre avec joie une classe de rhétorique. Il est alors entouré de neuf prêtres et de trois laïcs. Pour assainir la situation financière, l'évêché consent à accorder un subside exceptionnel, mais en 1891, le jeune directeur s'avoue découragé et demande son remplacement.

L'abbé Raphaël Vandenbossche prend la relève avec la volonté d'affermir sa maison. Il obtient du bourgmestre Ch. Derbaix le patronage de la ville ; il se tourne avec confiance vers les catholiques binchois et sollicite leur soutien. En 1893, l'Autorité diocésaine annonce, une nouvelle fois, son intention de supprimer les humanités anciennes ; épaulé par le conseil communal, les parents et les professeurs, le jeune principal parvient à écarter la menace. Non seulement les trois sections sont maintenues, mais encore des cours spéciaux d'agriculture sont inaugurés, et ils se développent, en 1894, en une section de deux années d'études. Cette section, soumise à l'inspection officielle, dispense des cours théoriques et une initiation aux travaux de la ferme.

Au fil des années, le nombre des élèves s'est accru nettement dans les quatre sections. Le corps enseignant rassemble en 1897 neuf prêtres, dont deux surveillants, et huit laïcs.

Les années maigres sont passées ; le principal est optimiste ; à son départ, en 1898, il laisse une maison dont l'avenir parait enfin assuré.

L'abbé Antoine Guidon gardera la direction pendant huit années, qui confirment la viabilité du collège. Pétillant d'esprit, d'un naturel bohème et enthousiaste, animé d'une foi profonde, le principal Guidon imprime à la communauté entière un élan décisif. Secondé par une équipe de martres, dont la plupart sont des personnalités marquantes, il améliore le niveau des études ; il ouvre les élèves aux problèmes sociaux et apostoliques ; il couronnera son œuvre à Binche par l'extension des locaux scolaires.

En 1903, le principal Guidon reprend le projet d'érection d'un second bâtiment scolaire, dont on rêvait depuis quelques années. Commencé en 1904, il sera achevé deux ans plus tard. Il comporte, en sous-sol une salle de jeu (qui deviendra ensuite salle de gymnastique, et salle de douches, puis récemment laboratoire de chimie) ; en rez-de-chaussée des classes, et à l'étage, une belle chapelle dédiée à Notre-Dame et à Saint Antoine de Padoue. Le principal Guidon pouvait être satisfait, lorsqu'en 1906, il se dressait au faite de l'édifice, et y entonnait un vibrant "Magnificat".

Au départ le l'abbé Guidon lui succède son confrère Joseph De Meester, qui dénombre avec joie plus de 200 élèves. Il quitte le collège avec regret en 1912 pour devenir le doyen de la cité Saint-Ursmer.

En 1921, le principal décide de développer la section préparatoire en une école primaire complète de six années d'études. Il fait appel au concours des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Lille qui acceptent d'ouvrir dans leur école de la rue Saint-Jacques, les trois années primaires inférieures.

En 1930, nait l'Association des anciens élèves. Sa première assemblée générale réunit plus de deux cents participants, qui élisent comme président le bourgmestre Derbaix. Cette association sera un des plus précieux soutien du collège.

En 1934, la famille Mabille annonce la mise en vente de la propriété qu'elle avait édifiée en 1880, à côté du collège ; le principal en négocie l'achat et ajoute ainsi au "château blanc" initial, une précieuse extension, baptisée "château rouge". Cette acquisition offre une entrée cochère, des bureaux de professeurs et des parloirs pour les visiteurs. Elle supprime surtout les servitudes de mitoyenneté, et accorde l'usage des sous-sols et des vastes caves. Malgré la crise mondiale, et la menace des dictatures, les jeunes vivent dans une paisible insouciance ; ils sont appliqués à leurs études, mais non moins passionnés par les techniques nouvelles, les sports et les joyeuses détentes, parmi lesquelles le carnaval tient une place de choix!

En 1936, le collège Notre Dame de Bon Secours, dirigé par l'abbé Édouard Hermant connaît la période de tension qui devait aboutir à la seconde guerre mondiale. Le 8 mai 1941, les envahisseurs réquisitionnent la majeure partie des locaux scolaires.

Au mois de septembre 1944, la communauté se reconstitue, dans les bâtiments que viennent de quitter précipitamment les Allemands. Le principal Hermant cède la direction à l'aîné des professeurs, l'abbé Joseph Ghislain. Celui-ci connaît la joie, mêlée à des soucis financiers, de la réorganisation des études et du retour à une vie scolaire régulière. Il fait restaurer les locaux, et il termine les aménagements entamés par son prédécesseur avant

l'occupation. Les élèves affluent : en 1946, ils sont 320, dont 120 internes. Le corps professoral seconde efficacement son chef ; aux douze prêtres s'ajoutent des maîtres laïcs, dont le nombre va grossir d'année en année.

L'association des anciens élèves est reconstituée après les hostilités et retrouve toute sa vitalité. Le principal Ghislain quitte Binche en avril 1948, la mort dans l'âme, pour assumer à Tournai la gestion des finances de l'évêché.

Un ancien élève est nommé à la direction, l'abbé Paul Clément. Le collège compte, à ce moment, 300 élèves. Il offre aux jeunes le cycle des humanités latin-grec et trois classes inférieures des humanités modernes. La population scolaire augmentera sans cesse pour atteindre, en 1970,660 élèves. De nouvelles sections seront crées : les humanités classiques se dédoublent en 1964, par l'ouverture des classes latin-mathématiques au degré inférieur, et des latin-sciences au degré supérieur. La section primaire est devenue gratuite et subventionnée par l'État. Une classe gardienne est annexée à partir de 1965. Ainsi, en l'espace de vingt ans, le collège double ses effectifs et le nombre de ses classes. Tous les locaux sont bientôt utilisés, y compris les parloirs et des bureaux de professeurs transformés en classes ; des extensions s'avèrent nécessaires. En 1953, l'achat de la propriété Levie, occupée par la famille Stexhe, permet de séparer les élèves des deux années terminales (J! d'humanités, et de leur accorder un régime de pavillon, sous la responsabilité des professeurs et d'un conseil de délégués.

L'accroissement de la population scolaire impose, en 1959, la construction d'un nouveau bâtiment. L'amortissement des emprunts bancaires sera réalisé par de nouveaux appels à la charité, et par la contribution des professeurs-prêtres, qui y laisseront la grosse part de leurs traitements. Après de longues palabres, les responsables se rallient à l'avis judicieux du comité des Anciens Élèves : un projet d'édification par étapes d'un nouveau collège doit être prévu pour l'avenir.

À travers tous ces événements de sa vie interne, le collège binchois opère une mutation profonde, déterminée par les courants idéologiques et les innovations pédagogiques qui ébranlent les structures et contestent toutes les traditions.

Les programmes sont rénovés et les méthodes deviennent plus actives ; les ouvertures au monde, aux questions d'actualité, se multiplient ; le souci de répondre aux aspirations des jeunes fait prendre mieux conscience de l'importance d'une éducation à la vraie liberté, à la créativité, au sens social. Les professeurs, laïcs et prêtres mêlés, se découvrent de plus en plus solidaires dans leurs missions d'éducateurs chrétiens ; ils s'efforcent de collaborer avec l'Association des anciens élèves ; avec celle des parents, avec la communauté des élèves par leurs délégués

4.3 Binche, cité du Carnaval 62
4.3.1 La légende 62
4.3.2 Triomphes de Binche en 1549 64
4.3.3 Les origines du carnaval 66
4.3.4 Le costume du Gille 67
4.3.5 Les 26 airs traditionnels 70
4.3.6 Les acteurs du Carnaval 71
4.3.7 Le déroulement du carnaval 77

4.3 Binche, cité du Carnaval

De tout temps, l'origine de notre carnaval alimenta la chronique. Plusieurs thèses furent proposées mais l'absence de documents probants ne permit guère de se prononcer à coups sûr en faveur de l'une ou de l'autre.

4.3.1 La légende

La thèse qui rallia le plus grand nombre de suffrages fait remonter ces origines aux fêtes somp- tueuses données en 1549, en son palais de Binche, par Marie de Hongrie, à l'occasion de la visite de son frère Charles-Quint et du fils de celui-ci, Philippe II d'Espagne.

L'empereur Charles-Quint décida de faire venir d'Espagne son fils unique afin de le présenter officiel- lement à la noblesse et aux grandes villes des Pays-

Bas. La dame de Binche -a qui revient l'initiative de cette réception impériale dans les autres villes visitées par Philippe II, ces réceptions étaient or- ganisées par les municipalités- avait une arrière pensée politique. Obéissant aux directives impériales, elle voulait que l'héritier présomptif du trône d'Espagne fasse connaissance avec toute la noblesse des Pays-Bas. Cette portée politique explique l'apparat des fêtes, destiné à éblouir l'aristocratie et surtout l'empereur et le futur empereur.

Ainsi, pour les défenseurs de cette thèse, le carnaval serait né en ces beaux jours du mois d'août 1549 ! Cette légende se précise à mesure que les années passent. Elle finit par offrir une date de création, des noms de personnages illustrés, un cadre historique adéquat. On rattache le carnaval de Binche aux festivités impériales qui se sont déroulées au palais de Binche.

Peu avant cette époque, un sujet espagnol, le voyageur JJ François Pizarre, avait découvert le Pérou. Les courtisans de la reine, en vue de célébrer cet événement d'une manière aussi curieuse qu'imprévue, imaginèrent de paraître aux fêtes projetées, travestis en Incas. Les costumes de ces naturels du Pérou leur avaient été décrits par les compagnons de Pizarre ; bien que ce costume fût déjà, par lui-même, fort burlesque, les ingénieux courtisans ne manquèrent pas d'y apporter des modifications nées de leur fantaisie. La tenue comportait, entre autres, d'invraisemblables bariolages et, surtout, un magnifique chapeau garni de hautes plumes. Les Binchois, séduits par l'originalité de ce costume l'auraient adopté et auraient pris l'habitude, chaque année au carnaval, de se travestir en sauvages du Pérou, en Incas, c'est-à-dire en gilles. Les partisans de cette thèse pensent que le mot "gille" actuel, est, sous une orthographe déformée, une survivance du prénom "Gil" très répandu en Espagne.

Ce qui importait le plus à l'époque, c'était de donner au gille un acte de naissance officiel en bonne et due forme.

4.3.2 Triomphes de Binche en 1549

En cet an de grâce 1549, Sa Majesté l'Empereur Charles Quint présenta son fils, l'Infant Philippe d'Espagne, aux riches Pays-Bas qu'il comptait lui léguer. La cour s'installa à Bruxelles auprès de la soeur de sa Majesté, Marie de Hongrie (voir illustration), Gouvernante des Pays-Bas. Au cours des réjouissances bruxelloises, un Chevalier errant se présenta à l'Empereur et lui relit une requête exposant les souffrances des populations autour de Binche opprimées par le nécromancien Norabroc. Ceci était une invitation aux grandes fêtes que la Gouvernante Marie de Hongrie comptait organiser dans son palais de Binche, si beau qu'il faisait honte aux sept merveilles de l'Antiquité. Le cortège impérial entra à Binche le 22 août 1549 à la lueur des flambeaux et fut accueilli par la Reine Marie et sa soeur Eléonore, veuve des rois du Portugal et de France.

Les 23 et 24 août 1549

Le 23 août fut jour de repos. La journée du 24 août débuta par un combat dans la cour du château où s'affrontèrent les plus grands seigneurs des Pays-Bas. De nombreux intermèdes divertirent la cour, on lâcha des lapins et des chats, ce qui excita les chiens tenus par les valets, des pèlerins jouaient de la musique, des hommes sauvages et d'autres déguisés en serpents crachaient du feu et amusaient les spectateurs. La journée se termina par un souper où la Reine Fadale demanda à la Cour de venir combattre Norabroc pour faire cesser ses maléfices.

Le 25 août 1549

Dès le lendemain soir, les nobles seigneurs durent affronter trois obstacles : le pas fortuné où attendait le chevalier du Griffon Rouge, la tour périlleuse gardée par le chevalier de l'Aigle Noir, le chevalier du Lion d'Or qui bloquait l'accès à l'île heureuse.

Du 26 au 28 août 1549

Les combats continuèrent le lundi 26 août, où le Prince d'Espagne surmonta toutes les épreuves. Un festin clôtura la soirée. La cour se reposa jusqu'au bal, le 28 août. Quatre chevaliers et quatre dames y dansèrent un allemande mais quatre autres seigneurs vinrent chercher les dames. Les huit chevaliers se battirent mais des hommes sauvages et feuillus apparurent et combattirent les gentilshommes tandis que d'autres enlevaient les dames.

Le 29 août 1549

Le 29 août fut consacré à la délivrance des prisonnières enfermées dans un château construit à proximité du pavillon de chasse de Mariemont édifié pour la Gouvernante Marie à quelques lieues de Binche. Les convives festoyèrent en admirant les combats qui virent la libération des dames. On finit la journée par un bal masqué au palais de Binche.

Le 30 août 1549

Le 30 août, un tournoi eut lieu sur la place de la ville, puis les courtisans assistèrent à un festin qui se termina par le spectacle de la Salle enchantée où les tables, couvertes de confiseries, descendaient du plafond sur lequel figurait le ciel orné des signes du Zodiaque, entre quatre colonnes de jaspe. Elles apparaissaient sous un coup de tonnerre, une pluie de dragées et d'eau parfumées, puis disparaissaient, vides, dans le sol.

Le 31 août 1549

Au matin, la cour quitta Binche pour Mons. Il restera de ces fêtes le fameux proverbe espagnol repris par Brantôme : « Mas bravas que las fiestas de Bins » (Quoi de plus magnifique que les fêtes de Binche).

4.3.3 Les origines du carnaval

Après la mort de Baudouin III, en 1120, sa veuve, Yolande de Gueldre, exerça la régence du comté. On sait qu'au commencement du 12ème siècle, Binche n'était qu'un simple village. Les maux de la guerre y ayant semé la ruine et la misère, la plupart des habitants cherchèrent refuge ailleurs. Yolande de Gueldre, contrariée par cette émigration, fit relever les habitations renversées et octroya des privilèges aux nouveaux arrivés et aux familles de retour dans leur foyer. Elle fonda une ville neuve entre 1120 et 1125.

La majorité des populations immigrantes dans notre bourg en gestation provenaient des alentours et des contrées assez proches. Elles n'abandonnèrent rien de leurs usages ruraux qui persistèrent dans le bourg de Binche. Aussi, les bourgeois de Binche continuaient-ils à croire au rituel de ces usages. Ils pratiquaient la mascarade dont l'église dénoncera en vain, durant des siècles, le caractère païen. Lors des fêtes hivernales ou printanières, ils dansaient, à la fois, pour manifester leur joie et par fidélité à un rituel héréditaire. Albert Harinus, un de nos éminents folkloristes belges, reconnait, lui aussi, les origines primitives du carnaval. Sa thèse nous fournit des explications intéressantes : chez les anciens, la période entre Noël et le Mercredi des Cendres était considérée comme la lutte entre la vieille et la nouvelle année, la lutte entre l'hiver et le printemps, la lutte entre la vieillesse et la jeunesse. Pendant cette période de lutte, les Romains combattaient les forces néfastes et redoutables par des expiations, des lustrations, des libations qui remplissaient à peu près tout le mois de février. Puis, la vie ayant triomphé de la mort, à partir de ce qui correspondait à notre Mercredi des Cendres, ils commençaient par des actions de grâce et par des jeûnes, à exprimer leur reconnaissance aux dieux de les avoir débarrassés de toutes ces forces de la nuit et du mal. Chez les Romains, l'année commençait aux "ides de mars" ; que les lustrations et les libations poussées jusqu'à l'ivresse et accompagnées de danses allant jusqu'à la frénésie et l'orgie avaient un rôle incantatoire et magique très accentué et

cela rendra plus compréhensible bien des rites de notre carnaval actuel auquel nous ne parvenons plus à attribuer un aspect religieux. L'origine de ces croyances et de ces rites doit être cherchée bien au-delà de la période romaine, dans un bien plus lointain passé.

Le carême est l'un des temps forts de l'année liturgique. Assez logiquement, le comportement non chrétien hérité des ancêtres, ces danses et ces mascarades se concentrent dans la ou les journées qui précèdent le début de la journée de pénitence.

Pendant la "morte saison", le rural ralentit ses activités et les longues soirées incitent au divertissement. On célèbre la fête du renouveau en exorcisant les démons et en appelant la fécondité sur la terre. Comment mieux clôturer ce chapitre que par cette conclusion "Les festivités carnavalesques constituent un maillon de cette longue chaine de la célébration universelle du retour du printemps. Le gille est le grand prêtre de cette célébration. Voilà qui explique la force de ces traditions et qui en enrichit la valeur évocatrice".

4.3.4 Le costume du Gille

Le respect du Binchois pour le gille entraine la fixité des traditions. Ici, surgit la différence essentielle avec les "gilles-ersatz" qui pullulent et qui sévissent dans la Wallonie entière.

À Binche, le costume est intangible. Une opinion publique puissante condamne sans recours les variations, seraient-elles de détail. Par exemple, on n'admet pas des lions de couleurs françaises. Les sabots ne sont ni travaillés, ni sculptés, ni colorés. Les ornements de première fraîcheur restent simples et éloignés d'un luxe criard. L'apertintaille ne comporte qu'une rangée de sonnailles. Pas de ruban au panier et au ramon. Une simplicité de bon aloi constitue la marque d'un goût sûr.

Le costume

Il est constitué d'une blouse et d'un pantalon. Taillé dans la toile de lin (5,50 m), il est orné de vingt lions héraldiques, d'étoiles, de couronnes et de blasons aux « couleurs nationales belges » découpés dans de la feutrine noire et rouge. Au total, plus ou moins deux cents motifs dont certains demandent quatre applications successives.

La pélerine ou collerette, les manchettes et parements de pantalons

De 150 à 200 mètres de ruban plissé sont nécessaires pour leur confection. Ce ruban est plissé par une des rares machines qui puissent aider le fabricant de costumes dans sa tâche difficile. Si le chapeau est de couleur, la collerette sera légèrement teintée sur le bord du ruban.

La ceinture ou apertintaille

Elle est en toile rembourrée, recouverte de laine jaune et rouge, flanquée de 7 à 9 clochettes. Son poids est de deux kilos. En outre, un vrai grelot, plus gros, orne la poitrine.

Le grelot

Le grelot se porte sur la poitrine et est accroché en dernier lieu lors de l'habillage. Il est de coutume que la Femme du Gille le fasse.

Les chaussons

De laine blanche, sans couture afin de ne pas blesser le pied.

Les sabots

Ils sont en peuplier garnis d'accessoires de cuir réalisé par une artisane binchoise ; ils sont décorés de renoms, faits de rubans plissés comme la collerette.

Le chapeau

La plume, d'une hauteur totale de 1,50 m, est constituée avec trois plumes

de 50 cm. À celle-ci viennent s'ajouter une douzaines de petites plumes qui étofferont l'ensemble. Le chapeau se constitue de 8 à 12 grandes plumes réalisées à l'aide de 240 à 290 petites. Son poids est de 3 kilos. Le tout est monté sur une armature métallique recouverte de biais blanc sortant de la «buse » confectionnée en carton enveloppé de toile collée à la colle forte pour donner la rigueur nécessaire à ce support. Le chapeau est maintenu par une jugulaire en cuir blanc posé sur la barrette, elle-même serrée par un mouchoir de cou passant sous le menton.

Le chapeau n'est pas porté par tous les Gilles. Premièrement, le temps influe beaucoup sur le port du chapeau. Un temps sec et peu venteux permettra de le porter, alors que la pluie pourra l'abîmer, et le vent pourra être une grosse contrainte pour le Gille, l'empêchant donc de le porter. Deuxièmement, le Gille n'est pas obligé de le porter. Certains le portent systématiquement, d'autres le portent aux grandes occasions, et d'autres ne le portent pas. A noter que les Gilles de la société des Récalcitrants portent tous leur chapeau chaque année.

Le masque

De toile recouverte de cire, aux lunettes vertes et aux moustaches à la Napoléon III. Fabriqué par un artisan binchois, Binche a déposé le modèle auprès de l'Office européen des Brevets et en a l'exclusivité. Le modèle est maintenu protégé ; il ne peut plus être copié, commercialisé et porté ailleurs qu'à Binche. Le masque de Gille ne peut être vendu qu'aux Gilles de Binche qui le portent le mardi gras matin. Là encore, il est de coutume que la Femme du Gille donne son masque à son Gille, et lui reprenne après le passage à l'hôtel de ville.

Le ramon

Jadis simple balai, il était lancé à la tête de quiconque se présentant sans faux-nez ou sans masque. Au fil du temps, la tête de balai s'est transformée en un ramon constitué de branches de saule assemblées avec des ligaments de rotin. De nos jours, le Gille lance son ramon au passant qu'il désire saluer :

il le récupère lui-même et embrasse la connaissance qui l'attend, le ramon en main. Ce geste symbolique a perdu l'agressivité amusée d'antan.

Les Artisans binchois et le costume du Gille

Si la tradition du costume du Gille survit si bien au temps, c'est en grande partie grâce aux artisans qui contribuent à la perpétrer. On retrouve certains éléments du costume du Gille peuvent dans des commerces "normaux", mais d'autres se trouvent chez des Artisans binchois où la tradition est bien souvent familiale.

— Au floche : magasin centenaire tenu par Lucie Brichot, le Gille s'y rend principalement pour ses sabots mais peut également y trouver ramons, paniers et chaussons.
— Xavier Hacardiaux : très récent dans le milieu du sabot, il est néanmoins Binchois et propose des sabots de très bonne qualité.
— Famille Pourbaix : dans les années '70, Jean-Luc Pourbaix décidait de ramener à Binche la fabrication des masques de Gille. Le commerce familial existe et prospère toujours malgré une histoire récente plutôt compliquée avec l'incendie de l'atelier en 2017 et le décès de Christophe Pourbaix en 2018.
— Louis, Karl et le petit-fils Kersten : ils exercent tous trois le métier de louageur et ont chacun leur propre atelier à Binche. Le louageur loue la blouse et le pantalon, l'apertintaille, le grelot, le chapeau, la collerette et les renoms.

4.3.5 Les 26 airs traditionnels

Ces airs de Gille se sont ajoutés, depuis la fin du 18ème et le début du 19ème siècle, à un «Avant-dinner» battu uniquement par les tambours. Il s'agit de la base très lointaine sur laquelle les Binchois dansèrent bien avant l'orchestration et l'arrivée des premiers airs et de la musique. Pour certains ethnomusicologues, l'«Avant-dinner» possède des caractéristiques remontant bien avant

le Moyen-Âge. Depuis la fin du 19ème, le répertoire des airs et la façon de les jouer ont été fixés :

1. Aubade matinale
2. Vos arez in aubade
3. La Classe
4. Mère tant-pis
5. Les Brigands
6. Sérénade
7. Sans-soucis
8. Les Chasseurs
9. Polka-Marche
10. Vivent les bleus
11. Cavalcade
12. Arlequin
13. Quand m'grand'mère
14. Les d'Gins dé l'Estène
15. Lion Belgique
16. Eloi à Charleroi
17. Le Postillon de Longjumeau
18. Airs des Marins
19. Pas de charge
20. Le juif errant
21. Trompettes des Cent gardes
22. Paysan s'en va
23. L'Ambulant
24. Air du Doudou
25. Air classique des Gilles
26. Le petit jeune homme de Binche

4.3.6 Les acteurs du Carnaval

L'Association pour la Défense du Folklore

Comme son nom l'indique, l'ADF a pour but de garantir le respect des traditions et du folklore binchois. Elle existe officiellement depuis 1976 même si l'Association des Présidents (des sociétés de Gilles) existait déjà depuis les années '50.

L'ADF est composée :

— de membres effectifs, à savoir deux membres de chaque société, traditionnellement le président et le secrétaire ou le vice-président ;

— de membres d'honneurs ;

— du Commissaire en chef, autrement appelé l'Amiral des Commissaires, Jean-Luc Wérion ;

— d'un président, un vice-président et un secrétaire-trésorier qui sont issus des membres effectifs. Le président actuel est Gautier De Winter, président des Irréductibles.

Les sociétés

Au nombre de 15 depuis 2018, les sociétés sont arrivées au fil du temps depuis 1899. Leur nombre varie régulièrement dû notamment à des séparations telles que celle des Réguénaires qui donna naissance à la société des Irréductibles en 2018 ou a des disparitions et ré-apparitions telles que celle des Marins récemment.

Au sein des sociétés, on distingue deux types : les société de Gilles et les sociétés des Paysans et de Fantaisie. En voici la liste avec leur année de fondation ou de refondation et leur local :

— Société Royale les Récalcitrants, 1899, le Central
— Société Royale les Petits Gilles, 1907, le Philippe II
— Société Royale les Indépendants, 1923, pas de local officiel [22]
— Société Royale les Paysans, 1929, les Inséparables
— Société Royale les Pierrots, 1937, Petit Collège
— Société Royale les Maxim's, 1946, le Winnipeg
— Société Royale les Réguénaires, 1947, la Renaissance
— Société Royale les Supporters, 1953, la Chamade
— Société Royale les Incas, 1957, anciennement la Maison du Peuple (†) [23]
— Société Royale les Arlequins, 1966, l'Arlequin
— Société les Incorruptibles, 1972, le Rusbi
— Société les Jeunes Indépendants, 1979, l'Antidote
— Société les Arpeyants, 2000, le Berrys

22. Pour l'anecdote, une personne déjà mentionnée dans ce syllabus vient de devenir Président de la société en 2019 à savoir Bruno Deghorain. La Brasserie Binchoise peut-être considérée comme le local non-officiel des Indépendants.
23. Depuis la fermeture du café et local historique de la société après le Carnaval 2016, le Petit Mousse fait office de local.

— Société les Irréductibles, 2018, le Tourisme

— Société Royale les Marins, 2018[24], Chez Peppi

Le Gille

Le Gille est l'acteur emblématique du Carnaval. A Binche, ce sont près de mille Gilles qui sortent le Mardi Gras. Il leur est interdit de porter le costume en dehors de ce jour. Tout comme il leur est interdit de se déplacer à l'extérieur de la ville. D'où l'expression consacrée « Les Gilles de Binche ne se déplacent jamais ».

On retrouve une statue le représentant à l'entrée du parc communal. Cette statue fut inaugurée en 1952 par Robert Delnest. A noter que le Gille porte son masque en même temps que son chapeau et son panier, ce qui est une erreur au regard du Carnaval tel qu'on le vit aujourd'hui. Toutefois, le geste est volontaire et réalisé dans un souci de préserver l'anonymat du Gille. De plus, le masque était également porté l'après-midi jusqu'en 1930.

Le Paysan

Le Paysan porte un costume plus simple que celui du Gille : un sarrau bleu orné de manchettes blanches, un pantalon blanc, des fines chaussures décorées de rubans plissés, des gants blancs et un ramon un peu différent de celui du Gille. Le Paysan porte également un chapeau orné de deux plumes blanches d'autruche et de longs rubans blancs. Il porte aussi une « barrette » ainsi qu'un large carré de tissu blanc plié sous le menton. Enfin, le Paysan porte un masque presque semblable à celui du Gille mais sans la moustache et la barbiche.

La statue le représentant se trouve à Battignies, au rond-point au bout de l'avenue Charles Deliège. Elle a été inaugurée en 1961 et fut sculptée par Christian Leroy.

24. Date du 1er Carnaval depuis la refondation de la société. La première société officielle des Marins date de 1920.

Le Pierrot

Les Pierrots sont issus du Petit Collège de Binche, anciennement l'école des Frères. Ils peuvent être aussi bien des filles que des garçons.

Les Pierrots sont inspirés de la Comedia Dell'Arte. Ils portent une coiffure conique, ornée d'une dentelle et d'un ruban blanc sur le sommet. Ils portent une blouse et un pantalon de la même couleur qui peut être rose, bleu ou jaune. Leur masque est un loup noir et ils tiennent en main un bâton orné de rubans de différentes couleurs.

La statue représentant le Pierrot se trouve au Faubourg Saint-Paul, en contrebas des remparts. Elle fut sculptée par Christophe Pourbaix et inaugurée en 2012.

L'Arlequin

Les Arlequins sont issus de l'Athénée Royal de Binche. Ils peuvent être aussi bien des filles que des garçons.

Les Arlequins sont inspirés de la Comedia Dell'Arte. Ils portent une blouse et un pantalon en tissu imprimé de triangles jaunes, rouges et verts avec une ceinture noire. Leur chapeau feutré est vert, garni d'une queue en fourrure noire et grise. Ils portent un demi-masque d'Arlecchino galonné de fourrure. Dans leur main, ils tiennent une batte ornée de rubans de différentes couleurs.

La Statue représentant l'Arlequin a été scupltée par Christophe Pourbaix et inaugurée en 2012. Elle se trouve dans la cour du Musée international du Carnaval et du Masque.

Le Marin

Le personnage du Marin est apparu pour la première fois au Carnaval de Binche en 1877. A l'époque, ce sont des participants venus de Leval et de

Mont-Sainte-Aldegonde qui revêtent la marinière, attirés par les primes attribuées par l'administration communale.

Le Mardi-gras matin, le Marin, masqué d'un loup noir, dansera au son de la viole avec une ancre en bois garnie d'un brin de mimosa, alors que l'après-midi, il portera ses oranges dans un panier métallique garni de satin blanc. La société sera composée d'adultes et d'enfants, les filles y sont acceptées jusque l'âge de douze ans.

La statue du Marin fut inaugurée en 2011 à la place du Pont Martine en face de Chez Peppi, le local des Marins. C'est également Christophe Pourbaix qui fut en charge de la sculpter.

La Femme de Gille

Bien que souvent incompris par les étrangers aux folklore binchois, le rôle de la Femme de Gille est d'une importance considérable lors du Carnaval.

Déjà active plusieurs mois avant la fête, la Femme s'occupe de l'élaboration et de la confection des costumes ainsi que des préparatifs en tous genres pour les soumonces et le Carnaval. Elle est également présente et active lors de l'habillage du Gille. Dans certains cas, elle bourre même son mari.

Si pour les acteurs masculins, les repas signifient un moment de repos, pour la femme, le retour au foyer est tout le contraire ! C'est le moment pour elle de bien de préparatifs de repas, de remise en état des costumes, de remaquillage des enfants, etc.

La Femme de Gille est toutefois mise en lumière lors d'un moment public qui est le port du masque. C'est en effet elle qui, traditionnellement, offre son masque au Gille, qui le portera jusqu'à son passage à l'hôtel de ville.

Elle n'a malheureusement pas encore de statue mais il ne fait aucun doute que son rôle sera récompensé dans les années à venir.

La batterie, la musique et la viole

Chaque société carnavalesque possède sa propre batterie. Une batterie est composée de six ou sept tambours, d'un joueur de caisse et d'un porteur de caisse. Les batteries jouent toutes les mêmes airs au rythme des « ra » et des « fla » mais chacune à sa manière. A Binche, le Gille ne se déplace jamais sans être accompagné d'un tambour qui rythme sa danse.

Lors des soumonces en musique et lors des cortèges de l'après-midi, les batteries sont accompagnées d'un orchestre de cuivres.

Un autre instrument typique du folklore binchois est la viole qui accompagne les Jeunesses le Lundi Gras mais aussi certains groupes le Dimanche Gras matin.

Les statues du tamboureur, du maniqueux[25] et du musicien ont toutes les trois été sculptées par Christophe Pourbaix en 2012, 2012 et 2018 respectivement. Le tamboureur se trouve au croisement entre la route de Mons et la rue de la Pépinière, le maniqueu se trouve le long de la route de Charleroi, au carrefour avec la rue de Parsignies et le musicien se trouve le long de l'avenue Charles Deliège, en face des Récollets.

Les Commissaires

Les Commissaires sont chargés d'organiser le déroulement du Carnaval. Chaque société est suivie par plusieurs d'entre-eux. Le but est de "conduire" les sociétés au travers de la ville afin que le Carnaval se déroule de la meilleure manière possible. Ils sont coordonnés par l'Amiral des commissaires.

Les commissaires sont habillés de domino, habit autrefois porté par la noblesse Binchoise.

Les hommes et femmes politiques

25. C'est à dire le joueur de viole.

Le rôle des politiques à Binche lors du Carnaval est plus représentatif qu'organisationnel. Ils sont également habillés de domino avec l'intérieur de la capuche au couleur de leur groupement politique.

Le Bourgmestre, accompagné de ses échevins, accueille également les sociétés au sein de l'hôtel de ville le mardi gras.

Tous les autres

Le Carnaval est également assuré par un tas d'autres acteurs à savoir les ouvriers communaux, les cafetiers, les visiteurs, etc. sans qui le Carnaval ne serait pas.

4.3.7 Le déroulement du carnaval

Les auditions de batterie

Véritable élément préliminaire au Carnaval, les auditions de batterie, réalisées au sein des différentes sociétés permettent au Chef de batterie de faire entendre sa batterie aux Gilles de la société au rythme de l'"Avant-dinner".

Généralement organisées lors des week-ends précédents les soumonces, il n'y a pas réellement de date de départ. Il est simplement interdit de faire résonner des airs de Gille dans la ville avant la Sainte-Cécile [26]. Ces auditions se déroulent dans les locaux des sociétés ou dans un autre café mais il n'a pas de sortie prévue.

La répétition de batterie

Elle se déroule les 6ème et 5ème dimanches avant le carnaval. Devenue symbolique, elle avait, naguère, un but bien précis : on y entendait les tambours et la caisse et, d'après leur audition, le comité décidait de leur engagement. Les choses ont un peu évolué. Il n'empêche que bien des Binchois – et leurs amis des environs – prennent toujours plaisir à ces exécutions au cours desquelles

26. Elle tombe le 22 novembre.

les tambours rivalisent de virtuosité. Les membres de la société s'animent bien vite en entendant les rythmes traditionnels et se risquent même à sortir durant quelques heures.

Les sociétés auditionnent les batteries (six tambours et une grosse caisse) dans leur local respectif. Les hommes dansent, un carton de bière à la main. Ils sont nombreux et ne tiennent plus dans ce café exigu. Vers 20 heures, la société finit par sortir. Les visiteurs sont peu nombreux mais les suiveurs, les habitués ont déjà répondu à l'appel : parents, amis, connaissances prennent plaisir à se joindre aux membres des sociétés. Jadis, on ne quittait pas le local. Mais le nombre de Gilles par société a fortement augmenté et les cafés sont restés les mêmes. De plus, il faut bien dire que les Binchois ont du mal à contenir leur impatience et éprouvent le besoin de marteler le sol de leur ville au rythme des tambours. Voilà un an qu'ils attendent ce moment !

Le mot « soumonce » est un terme dialectal, dérivatif du latin « submonere », avertir, convoquer. Étymologiquement et historiquement, il s'agit d'un avertissement, d'une invitation à fêter le carnaval dans les rangs de la société.

Les soumonces en batterie

Se déroulent les 4ème et 3ème dimanches avant le carnaval. Les dimanches de soumonces en batterie, vers 15H, les sociétés rassemblent leurs membres dans des cafés hors du centre-ville. Il faudra donc attendre 17 ou 18 heures pour qu'elles parviennent au coeur de la cité. Les membres des sociétés sont chaussés de sabots, ont ceint leur apertintaille et dansent avec leur ramon. Au rythme des tambours et caisse, toute la population binchoise martèle le sol de la cité.

Les soumonces en musique

Les soumonces en musique [27] ont lieu les deux dimanches précédant le carna-

27. Et non soumonces générales !!!

val. On y utilise des bribes des travestis des années précédentes.

Nos 26 airs traditionnels de musiques de Gille résonneront aux quatre coins de la ville. À 23 heures, les cuivres cesseront de jouer et quitteront la société qui continuera son périple à travers la cité au rythme des tambours seuls. Au petit matin, Binche retrouvera son calme.

Il est d'usage pour les Gilles de se costumer, souvent avec un costume réalisé lors d'un dimanche gras des années précédentes, mais il arrive que certains Gilles se regroupent pour réaliser un nouveau costume.

Les quatre grands bals

La série des quatre bals commence quatre semaines avant les Jours gras. Eux aussi contribuent à l'élaboration de l'ambiance : on y retrouve des travestis ou des masques plus ou moins nombreux, une atmosphère extraordinaire. Celle-ci explique les succès de ces manifestations pour lesquelles il est conseillé de retenir ses places à l'avance.

Ces bals se déroulent, pour la plupart, autour d'un thème qui incite au travestissement et il y a, comme il se doit, un concours et des prix destinés à récompenser les déguisements les plus originaux, les plus ingénieux et les plus fastueux... Tout cela serait peut-être banal sans la musique des airs de Gilles qui, éclatant à minuit, entraîne tout le monde, jeunes et vieux, dans une folle farandole. Intermède bien binchois qui ne durera qu'une demi-heure.Ces quatre grands bals sont les suivants :

1. Bal des enfants de l'ADL
2. Bal de la Jeunesse socialiste
3. Bal de la Jeunesse libérale
4. Bal de la Jeunesse catholique

Le lundi de la nuit des Trouilles de Nouille

Le lundi qui précède le dimanche gras, Binche connaît la nuit la plus folle de

l'année. Dès 23 heures, des « beaux masques », individuels ou par bande, envahissent la cité. Pour se rendre méconnaissable, tous les moyens sont bons. Le moindre bout de peau est caché : il ne faut donner aucun indice à la personne non masquée que l'on va « intriguer ». La population binchoise se connaît bien : les défauts, les qualités, les habitudes... Tout est bon pour intriguer ! Les « beaux masques » vont de café en café à la recherche d'une victime... qu'on embarquera au comptoir pour qu'elle paie une tournée. À minuit, certains se démasquent et s'amusent à refaire la tournée des cafés à la recherche de leur victime. D'autres, respectueux de la tradition, ne quitteront pas le masque et laisseront planer le doute.

Le Dimanche Gras

Le Dimanche-Gras est la journée la plus colorée. Les futurs Gilles, Paysans, Pierrots et Arlequins et Marins du Mardi portent un costume de fantaisie. Celui-ci a été imaginé des mois à l'avance, créé par chaque participant dans le plus grand secret. Les membres d'une même société ignorent tout du costume de l'un ou de l'autre. Deux possibilités sont offertes : celle d'un costume individuel ou celle d'un costume de groupe ou « cagnotte ».

Les thèmes traités sont innombrables. L'originalité, l'exclusivité, la créativité sont de mise. On en arrive à des réalisations inattendues, surprenantes dans lesquelles le moindre détail a été pesé. C'est sans aucun conteste que le Dimanche Gras reste le jour le plus spectaculaire. Haut en couleurs, il reflète bien l'esprit des Binchois «bons vivants» et aimant se déguiser ; nombre de participants prennent plaisir à se déguiser en femme.

Tôt le matin, les tamboureurs vont chercher les participants de maison en maison. Vers 10 heures, les groupuscules se rassemblent au centre-ville. La population binchoise est en liesse : quelle joie de découvrir combien de leurs amis et connaissances rivalisent de beauté et d'originalité. Les touristes sont ébahis, surpris d'une telle richesse. Tout objectif dehors, ils fixent à jamais ces

images qu'ils ne sont pas prêts d'oublier.

Lors de la matinée, les sociétés sont divisées en cagnottes et vont de cafés en cafés en dansant frénétiquement au son de l'avant-dinner des tambours ou au son de la viole.

L'après-midi est consacrée au cortège ou se succèdent les différentes sociétés. Il démarre de l'avenue Wanderpepen au niveau du parc Derbaix. A ce moment, les cagnottent se regoupent, les sociétés se reforment et les musiques rejoignent les batteries. Le cortège prend fin au niveau des Récollets. A ce moment les sociétés se dispersent et continuent leur chemin, toujours au son des airs de Gille, qui ne cesseront que plus tard le soir, laissant place aux tambours qui accompagneront les plus vaillants jusqu'au bout de la nuit.

Le Lundi Gras

Le lundi est réservé à la jeunesse. Seuls les enfants revêtiront leur costume du dimanche.

Le matin, les enfants travestis et les adultes sortent à la viole. Binche compte trois jeunesses : la libérale, la socialiste, la catholique. Alors que dans les sociétés de Gilles, toutes les classes sociales et politiques sont mélangées sans distinction, le Lundi-Gras, on « arbore » ses couleurs en suivant «sa» jeunesse. Le traditionnel bouquet de mimosa sera vendu à son profit.

Les bandes, bras dessus, bras dessous, glissent au son aigrelet de la viole portée et actionnée par «el maniqueu». L'ambiance bat son plein en ville et dans les cafés où les «batailles de confetti» font bien des victimes ... consentantes. Car quiconque ne sait pas s'amuser n'a pas sa place au carnaval de Binche !

Le Mardi Gras

Pour certains, la nuit fut trop courte, pour d'autres suffisante, mais ce qui est sûr, c'est que pour chaque acteur, l'attente fut beaucoup trop longue ! Le jour

tant attendu se lève sur la cité du Gille : le Mardi Gras, qui est le seul jour de sortie des Gilles, des Paysans, des pierrots et des arlequins.

Dès quatre heures du matin, le « bourreur » se rend au domicile du gille. Il va le « bourrer », c'est à dire glisser sous la blouse la paille nécessaire pour constituer les bosses. Sous l'œil attentif des membres de la famille, l'habillage s'achève. La «collerette» fixée, les sabots chaussés, le grelot attaché, le Gille est prêt.

Au loin, des tambours résonnent. Le son s'intensifie, il s'approche : le Gille sort sur le pas de la porte pour accueillir les autres Gilles venus le chercher. L'émotion est intense : ils s'embrassent tous. On rentre boire un verre et on repart chercher le Gille suivant. Le groupuscule est suivi d'amis, de parents, de fervents et dansent au ryhtme de l'aubade matinale, que l'on entendra que pendant le ramassage, avant le lever du soleil.

Une fois le ramassage terminé, les groupes venus des quatre coins de la ville se réuniront au local pour déjeuner ensemble. Vers 7h30, la société constituée quitte le local. Au seul son des tambours, les Gilles descendent vers l'Hôtel de ville, le visage couvert du masque de cire traditionnel.

Cette masse anonyme qui danse frénétiquement ne peut laisser indifférent : ce sont des moments-clés de la journée. Le gille rayonne dans sa simplicité : il porte juste le ramon et est coiffé de sa seule «barrette». Les autres acteurs costumés du Carnaval portent bien évidemment leur éventuel masque.

Dès 9 heures, les mandataires communaux remettent les médailles aux jubilaires. Ces membres sont alors mis à l'honneur pour leur 25ème, 40ème, 50ème, 60ème ou 65ème année de participation au Carnaval de Binche. La Grand-Place est noire de monde pour admirer les Gilles masqués qui effectuent un rondeau avant de pénétrer dans l'hôtel de ville.

Vers 13 heures, les sociétés se disloquent par petits groupes. Chaque groupe

est accompagné de tambours car un Gille ne peut absolument pas se déplacer sans tambour, et rejoignent leur foyer ou celui d'amis, de membre de leur famille où ils dîneront d'un repas copieux avant de se reposer et de reprendre des forces. Le rôle de la Femme est alors primordiale lors de ce moment où elle fait jouer toutes ses qualités de maîtresse de maison.

À 15 heures, ils repartent pour le cortège de l'après-midi. Coiffés de leur chapeau à plumes d'autruche pour certains, les Gilles offrent des oranges. Les petits Gilles, les Pierrots, les Arlequins, les Paysans et les Marins sont en tête du cortège. Les cuivres et les tambours accompagnent les danseurs. Les oranges pleuvent. La foule ne doit surtout pas les relancer. C'est une offrande, un cadeau : on ne rend pas un cadeau. Le cortège se clôture par un immense rondeau sur la Grand-Place. Les batteries et les orchestres de cuivres se fondent en un seul ensemble, dirigé par un chef d'orchestre : toutes les sociétés dansent alors au son des mêmes airs. Sans chapeau et démunis d'oranges, les Gilles rentrent vers leur local par les petites rues, où ils y passeront un bref instant, le temps d'avaler quelque chose et de se reposer en vue du cortège du soir, et de la nuit qui s'annoncent longue pour certains.

À 20h, le départ est donné du cortège aux lumières ou cortège du soir est donné. Les gilles dansent toujours avec frénésie. Ils tiennent en main leur panier en osier tressé, vidé de ses provisions. À la lueur des feux de Bengale, les sociétés arrivent sur la Grand-Place et forment le même rondeau que l'après-midi.

La Grand-Place est alors plongée dans le noir et le feu d'artifice éclate. Superbe spectacle ! Lorsque la devise de la ville «PLVS OVLTRE» brûle, chacun sent que la journée tire à sa fin.

Après ce rondeau, les Gilles se regrouperont en sociétés et danseront encore une paire d'heures au rythme de la musique avant que les cuivres ne laissent les batteries accompagner leurs Gilles jusqu'au bout de la nuit. Mais voilà

déjà le jour qui approche et il temps pour les Gilles de rejoindre leur foyer avant le lever du soleil. L'enthousiasme laisse place à la nostalgie et le Gille se remet à compter, ou plutôt à décompter. Décompter les jours qui le séparent du moment où enfin, il pourra sortir à nouveau !

Il n'y a qu'un Binche au monde !

VIII. Conclusion

Ville fortifiée, siège d'un château-fort, située dans un site particulièrement agréable, centre d'une contrée extrêmement giboyeuse, Binche fut le séjour de prédilection des comtes et des comtesses du Hainaut, des princes de la maison de Bourgogne et d'Autriche. Aussi tint-elle rang, pendant le moyen-âge et jusqu'au XVI^{e} siècle, parmi les premières cités du Hainaut.

Binche connut des jours heureux, glorieux, fastueux même, mais elle connut aussi des jours de deuil, de misère et de ruine.

Son air de ville ancienne, ses rues pavées, ses magnifiques monuments, restes de son passé prodigieux, lui donnent une physionomie bien à elle.

Grâce à la qualité de ses industries et spécialement grâce à son industrie de la dentelle et de la confection, Binche acquit une renommée mondiale.

De plus, Binche dispose de nombreux établissements d'instruction jouissant d'une réputation flatteuse et justement méritée.

Enfin, par son carnaval unique au monde, Binche est devenue la cité carnavalesque par excellence. Durant ces trois jours de fêtes, les Binchois, très attachés à leur ville et aux traditions dont ils sont issus, se livrent avec une incroyable spontanéité aux festivités.

Il n'y a qu'un Binche au monde.

BIBLIOGRAPHIE

1. Théophile Lejeune : « Histoire de la ville de Binche » éditions de 1887
2. Marc Lefebvre : « Connaissez-vous Binche ? » (petit guide de la ville)
3. Marc Lefebvre : « Les servants du dieu Gille »
4. Samuel Glotz : « Le carnaval de Binche » (guide du musée du carnaval et du masque)
5. Samuel Glotz : « Le quatrième centenaire de l'enseignement binchois » édition universitaire
6. Samuel Glotz : « Le carnaval de Binche » éditions du folklore brabançon
7. Dossier communal : « À la découverte des principales curiosités de la ville »
8. Joseph Delmelle : « Binche, la cité des gilles » éditions Actica
9. Dossier de Serge Roulez : « Neuf siècles d'histoire nous racontent »
10. L'artiste houdinois Marcel Herman : « La région de Binche »
11. Revues : Hainaut tourisme n°142.167.162.168. éditions Fédération du tourisme du Hainaut
12. Journal hebdomadaire : Le Cayoteux du 3 février 1993